

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica
Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft
Band: 51 (1994)
Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

The Iliad: A commentary. *B. Hainsworth: Vol. III: books 9–12.* Cambridge University Press, Cambridge 1993. XXII, 380 S.; *R. Janko: Vol. IV: books 13–16.* C.U.P. 1992. XXVI, 459 S.; *N. Richardson: Vol. VI: books 21–24.* C.U.P. 1993. XX, 387 S.

Das grosse Interesse an den homerischen Epen, das in den letzten Jahren festzustellen ist, fand seinen Niederschlag sowohl in einer Reihe hervorragender Einzelkommentare als auch von Kommentarreihen. Zu verweisen ist auf C. W. Macleods Kommentar zum 24. Buch der *Ilias* (Cambridge 1982) oder R. B. Rutherfords Kommentar zu *Odyssee*, Buch 19 und 20 (Cambridge 1992, siehe *MusHelv* 50, 1993, 225). In erster Linie ist natürlich die sechsbändige kommentierte *Odyssee*-Ausgabe der Fondazione Lorenzo Valla zu nennen (Rom 1981–1986; englische, dreibändige Ausgabe, Oxford 1988ff.). Unter der Herausgeberschaft von G. S. Kirk, der selbst auch Bd. 1 und 2 verfasst hat, entsteht bei der Cambridge University Press ein der Lorenzo-Valla-Ausgabe vergleichbarer, ebenfalls sechsbändiger Kommentar der *Ilias* (wie bei der englischen Version des *Odyssee*-Kommentars ohne den griechischen Text). Die Bände werden jeweils mit einer knappen Bibliographie eröffnet. Vor dem ausführlichen Kommentarteil steht eine ca. 50 Seiten umfassende Einleitung. Abgeschlossen werden die Bände durch einen Index, im 6. Bd. (369ff.) findet sich ausserdem ein Verzeichnis griechischer Worte für alle 6 Bände. Die Einleitungen der einzelnen Bände sind jeweils einem speziellen Schwerpunktthema gewidmet, so dass man, über die 6 Bände verteilt, insgesamt eine umfassende, aus verschiedenen Perspektiven dargebotene Einführung in die *Ilias* und die Probleme der Homerforschung erhält. Zur Konzeption des Gesamtwerks informiert Kirks Einleitung im 1. Bd., XV–XXV.

Kurz zu den einzelnen, anzuzeigenden Bänden: In Bd. 3 behandelt Hainsworth die 'homerischen' Formeln und die Prinzipien der epischen Versbildung sowie die *Ilias* als Heldendichtung (unter dem Aspekt der Rolle des Helden im Epos); Janko im 4. Bd. bespricht die Rolle der Götter in Homers Epen, Ursprünge und Entwicklung der epischen Sprache sowie die Überlieferungsgeschichte des Textes der *Ilias*; Richardson behandelt, zum abschliessenden 6. Bd. passend, im Rückblick die Struktur und Themen des Epos, das Problem der Einteilung in die einzelnen Bücher und Homers Stellung in der antiken Literaturkritik. Im Kommentarteil wird zunächst – in der Tradition der Kommentare der C.U.P. – ein Überblick über das jeweilige Buch geboten, bevor, in einzelne Abschnitte unterteilt, der Detailkommentar folgt. Im Kommentar werden nicht nur die für das Verständnis notwendigen Realien dargelegt sowie die textkritischen und sprachlichen Probleme (vgl. z.B. Bd. 3, 85–87 zum irritierenden Dual in *Il.* IX 182) erläutert, sondern auch umfangreiche Interpretationen zum Inhalt und zu Strukturproblemen gegeben (vgl. z.B. Bd. 3, 92–94 und 99–102 zu der Rede des Odysseus bzw. des Achill; Bd. 3, 155f. zur Eröffnungspartie des 10. Buchs; Bd. 4, 77f. zur Struktur und Interpretation von XIII 246–297). Mit diesen drei Bänden liegt der Kommentar zur *Ilias* nun geschlossen vor (Vol. V: Books 17–20 von M. W. Edwards erschien bereits 1990). Die sechs Bände werden zu den wichtigen Werken unseres Faches gehören.

Bernhard Zimmermann

Helene P. Foley (éd.): The Homeric «Hymn to Demeter». Translation, Commentary, and Interpretative Essays. Princeton University Press, Princeton, N.J. 1994. XVI, 297 p.

Conçu (et rédigé pour l'essentiel) par une excellente helléniste, cet ouvrage répond à une double motivation: celle de revaloriser, en la rendant accessible à des non spécialistes, la lecture d'un texte majeur de la tradition classique; celle aussi de contribuer, pour les spécialistes, à son analyse du point de vue des «Gender Studies». La première partie de l'ouvrage offre une traduction remarquable de l'*Hymne*, accompagnée du texte grec (repris, à l'exception de quelques conjectures aux vv. 398–404, de l'édition de N. J. Richardson), ainsi qu'un substantiel et solide commentaire suivi d'une brève présentation des Mystères d'Eleusis et des fêtes féminines consacrées à Déméter.

Rédigée, comme la première, par Helene Foley, la seconde partie (pp. 79–178) propose un essai d'interprétation original, à la fois de l'*Hymne* et des Mystères, analysant dans leurs contextes grecs les aspects relevant de la «théologie», du mythe, de l'expérience féminine, du conflit des «genres», du mariage, de la relation mère-fille, avant d'aborder la réception du texte grec (redécouvert en 1777) dans la littérature moderne de langue anglaise. Une troisième partie regroupe des articles consacrés naguère à l'*Hymne à Déméter* par Mary-Louise Lord, Nancy Felson-Rubin et Harriet M. Deal, par Jean Rudhardt, par Marilyn Arthur et par Nancy Chodorow: cette anthologie est commode, même si certains la jugeront tendancieuse. Philippe Borgeaud

Marie-Christine Leclerc: La parole chez Hésiode. A la recherche de l'harmonie perdue. Collection études anciennes 121. Belles Lettres, Paris 1993. 350 p.

Dans les trois dernières décennies, les philologues ont fait preuve d'un engouement nouveau pour Hésiode. La présente étude se veut une sorte de bilan avec, il est vrai, de nombreuses contributions originales. Puisqu'il s'agit avec Hésiode du premier «théoricien de la mission du poète», L(eclerc) met la parole (dans le sens large du terme, cf. pp. 23–24) au centre de son investigation. Dans un premier temps, L. s'arrête à une analyse d'ordre linguistique qui prépare le terrain aux investigations ultérieures. Ainsi, on apprend d'abord à décrire la rupture de la plénitude initiale de la parole en les deux sphères bien distinctes de la parole divine et de la parole humaine par l'analyse détaillée du mythe de Prométhée dans ses deux versions chez Hésiode. La pièce de résistance de l'ouvrage de L. est constituée cependant par l'étude du prologue de la *Théogonie* (pp. 159–254) contant «la métamorphose du pâtre en poète» (p. 167). Il est intéressant de suivre comment L. réussit, au travers d'une étude soignée des termes utilisés et de leur mise en forme, à rendre Hésiode plus transparent par lui-même. Les apports en solutions nouvelles et suggestions séduisantes sont particulièrement riches dans cette partie de l'ouvrage. L. ne se gêne pas non plus de conclure à notre incapacité à restituer la signification précise quand celle-ci s'avère partiellement obscure (p. 184). Aussi hétéroclite que la lecture puisse paraître au premier abord, le livre de L. parvient à rehausser l'image déjà fort positive d'Hésiode que la critique moderne a élaborée au fil des dernières années. Dommage que la partie bibliographique, par ailleurs fort abondante, n'ait pas été aussi soignée que le reste de l'étude. Cela se remarque en particulier dans les citations fautives ou incomplètes d'études allemandes et dans l'incohérence gênante lors de la citation des titres anglais. Et la dissertation de G. Wilhelmi, *Untersuchungen zum Bild vom Fliessen der Sprache in der griechischen Literatur* (Bamberg 1967), mériterait d'être mentionnée. O. Poltera

Pascale Hummel: La syntaxe de Pindare. Bibliothèque d'information grammaticale 24. Peeters, Louvain/Paris 1993. 528 S.

Seit Erdmanns Königsberger Dissertation (1867) und Gildersleeves trefflichem Kapitel in der Einleitung zu seinem Olympien- und Pythienkommentar (²1890) hat niemand es gewagt, eine umfassende Darstellung der pindarischen Syntax zu schreiben. Dies verwundert kaum, erschienen in diesem Jahrhundert doch nur wenige Einzeluntersuchungen, welche die notwendige Vorarbeit zu einer solchen Studie leisten. So fehlte z.B. bis jetzt eine Behandlung des Asyndetons, die wesentlich über Dissen (1830) hinausginge. Das vorliegende Werk will diese Versäumnisse der letzten hundert Jahre mit einem Schlag aufholen. Die junge Verf. (Jahrgang 1963), die sich bestens informiert zeigt, bezeugt nicht nur Bienenfleiss, sondern beweist auch redliche Unabhängigkeit in ihrer intelligenten, kritischen Auseinandersetzung mit dem schwierigen und relativ umfangreichen Text Pindars. Allein schon das Sammeln und die wohl überlegte Klassifizierung der syntaktischen Erscheinungen machen das Buch zu einem nützlichen Arbeitsinstrument; darüber hinaus gelingt es der Verf. aber auch, neues Licht auf bekannte Probleme zu werfen. Freilich vermag nicht jede Interpretation zu überzeugen, besonders wo es an Verständnis für die sprachhistorische Dimension des Problems mangelt, beispielsweise in der Behandlung des *genetivus absolutus* (S. 283). Gewiss, die Verf. bemüht sich, Pindars Syntax in die Tradition der Dichtersprache einzuordnen, hier und da vermisst man aber doch einen Verweis auf epischen und sonstigen lyrischen Gebrauch. Offensichtlich ist die Verf. in Pindars Dichtung und deren Interpretationen weit belesener als in der umliegenden griechi-

schen Literatur. Trotz dieser Beschränkung empfiehlt sich das Werk als unentbehrliches Hilfsmittel und gebührt seiner Verf. Anerkennung für ein Unternehmen, welches anzupacken erfahrene Pindaristen kaum gewagt hätten.

B. K. Braswell

Les Perses d'Eschyle. Textes réunis par Paulette Ghiron-Bistagne, Alain Moreau, Jean-Claude Turpin. Cahiers du GITA 7. Université Paul Valéry-Montpellier III. Groupe Interdisciplinaire du Théâtre Antique, Montpellier 1993. 258 S.

Die vorliegende neuste Nummer der *Cahiers du GITA* enthält zehn Beiträge zu den *Persern* des Aischylos, der ältesten uns erhalten gebliebenen Tragödie (472 v.Chr.). Die Beiträge, zum Teil hervorgegangen aus einer Tagung der GITA an der Sorbonne im Januar 1993, sind von ganz verschiedener Art und Zielsetzung: Zwei Beiträge beschäftigen sich mit metrischen und stilistischen Fragen (J. Irigoin, «Construction métrique et jeux de sonorités dans la *parodos* des *Perses*», 3–14; J. Assaël, «La répétition comme procédé stylistique dans les *Perses* d'Eschyle», 15–27), zwei richten sich in erster Linie an Studierende, indem sie Fragen des Vokabulars und des unmittelbaren Textverständnisses behandeln (A. Moreau, «Le songe d'Atossa. *Perses*, 176–214. Eléments pour une explication de textes», 29–51; L. Borda, «Lecture du premier *stasimon* des *Perses*, v. 532–597», 71–80, wo auch die Einordnung dieses Chorliedes in einen grösseren Text- und Sinnzusammenhang aufgezeigt wird). Die übrigen Arbeiten legen neue Interpretationen und Lösungsvorschläge für alte, vieldiskutierte Probleme vor: In einem Beitrag wird die Frage der Übersetzung von *συνάπτειν* im vielzitierten Vers 742 (und 724) aufgegriffen und überzeugend geklärt (J. Jouanna, «La main du dieu qui touche. Remarques sur l'emploi d'une maxime et sur le sens de *συνάπτειν* dans la tragédie grecque», 81–97; die Übersetzung 'saisir' [sc. ses esprits], ist allerdings gegenüber dem schwächeren 'toucher' gerade im Zusammenhang mit der von J. vorzüglich herausgearbeiteten medizinischen Konnotation des Begriffs vorzuziehen; vgl. die Vorstellung vom Krankheitsdämon, der einen Menschen attackiert, W. Burkert, *The Orientalizing Revolution*, 1992, 55–73). Zwei Beiträge beschäftigen sich mit der Darstellung des Historischen in den *Persern* (A. Tourraix, «Les *Perses*, la géopolitique et l'histoire», 99–117, wo ein Vergleich mit persischen Inschriften interessanten Aufschluss zur Genauigkeit von Aischylos' Kenntnissen über das Perserreich gibt; S. Saïd, «Pourquoi Psytalie ou Comment transformer un combat naval en défaite terrestre», 53–69; überzeugend die Ausführungen zur Deutung historischer Ereignisse durch Aischylos, nicht aber zu ihrer Rückbindung in die politischen Konstellationen Athens). Eine Untersuchung deckt die Beziehungen auf, die zwischen den einzelnen Stücken der Tetralogie bestehen, der die *Perser* angehören (A. Moreau, «La tétralogie des *Perses* a-t-elle une unité?», 119–144), ein Artikel zum Volutenkrater des Dariusmalers (330/20 v.Chr.) beschliesst die Sammlung (P. Ghiron-Bistagne, «A propos du 'vase des Perses' au Musée de Naples. Une nouvelle interprétation?», 145–158).

Die Beiträge legen eine Vielfalt von Ergebnissen vor, doch lässt ein Auswahlband wie der vorliegende natürlich auch viele Fragen offen. So wird man einen Beitrag zur Problematik 'Polis und Tragödie' vermissen, zumal bei einem 'historischen' Stück wie den *Persern* (s. jetzt den Sammelband *Tragedy, Comedy and the Polis*, ed. A. Sommerstein et al., Bari 1993, darin: A. J. Podlecki, 55–64; S. Goldhill, *JHS* 108, 1988, 189–193). Zwei Appendices mit «Comptes rendus bibliographiques» (165–193) sowie besonders wertvoll «Comptes rendus de spectacles» (194–234) und 14 Abb. (235–242) beschliessen den Band.

Eveline Krummen

Marina Coray: Wissen und Erkennen bei Sophokles. Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 24. Reinhardt, Basel/Berlin 1993. XXXI, 457 S.

Die Verf. ordnet ihre als Basler Dissertation entstandene Arbeit grundsätzlich den Wortfelduntersuchungen zu. In der Einleitung legt sie die für ihren eigenen Ansatz grundlegenden modernen Wortfeldtheorien dar, die sie jedoch nicht uneingeschränkt übernehmen will, weil sie über die semantische Analyse und Gliederung der von ihr ausgewählten Wortfelder hinaus zu einer Aussage über die Wandlung von Sophokles' Haltung gegenüber Wissen und Wissenschaft im Verlaufe seiner Schaffenszeit gelangen möchte. Die Untersuchung basiert auf den erhaltenen Tragödien und den Fragmenten des Sophokles und ist in drei Teilen angelegt: Im ersten Teil wird das Wortfeld (= WF)

‘Wissen’ (εἰδέναι, ἐπίστασθαι, σοφός, φρονεῖν [mit Abgrenzung zum WF ‘Denken’], ἱστορεῖν [mit Abgrenzung zum WF ‘Fragen’]) abgehandelt, im zweiten das WF ‘Erkennen’ (γινώσκειν, ξυνιέναι, μανθάνειν [mit Abgrenzung zum WF ‘Hören’]), wobei meist zuerst die Verben, anschliessend die Adjektive und Substantive untersucht werden. Die einzelnen Kapitel sind nach einem konsequent eingehaltenen Schema aufgebaut: Auf Übersetzungsvorschläge verschiedener Lexika folgt in Unterkapiteln die Differenzierung in verschiedene Bedeutungen und Bedeutungsnuancen, die die Verf. anhand der Diskussion möglichst vieler Einzelstellen herausarbeitet. Eine statistische Übersicht über die Verwendung des Wortes schliesst das Kapitel jeweils ab. Zu σώφρων/σωφρονεῖν (S. 181ff.) lässt sich anmerken, dass diese Wörter nicht nur generell das Wissen um sozial richtiges Verhalten bezeichnen können, sondern oft auf Personen (v.a. auch Frauen) bezogen werden, die ihre eigene unterlegene Stellung in der sozialen Hierarchie erkannt haben oder erkennen sollen und ihr Verhalten daran anzupassen haben. Am Schluss der einzelnen Kapitel wirft die Verf. jeweils auch einen kurzen Blick auf Aischylos und Euripides. In einem dritten Teil werden dieselben WF bei Thukydides untersucht, der somit als Korrektiv zu Sophokles dienen soll. Dieser Vergleich ist methodisch gesehen sicher sinnvoll und gewinnbringend, nur stellt sich dabei das Problem der verglichenen Textmengen, auf das die Verf. gar nicht eingeht, obschon sie für ihren Vergleich von einer quantitativen Gegenüberstellung der untersuchten Wörter bei beiden Autoren ausgeht (S. 358f.). Ein tabellarischer Anhang mit Übersichten über die behandelten WF und drei Indices schliessen das Werk ab.

Als Ergebnis lässt sich eine deutliche Tendenz zur Intellektualisierung einzelner Wörter bei Sophokles feststellen. Dies zeigt sich u.a. daran, dass Sophokles die untersuchten Begriffe sehr gezielt einsetzt, so kann er z.B. mit εἰδέναι persönlichkeitsbedingtes, naturgegebenes Verhaltenswissen dem angelernten, von aussen beeinflussten, das mit ἐπίστασθαι bezeichnet wird, gegenüberstellen. Die vorliegende Arbeit wird v.a. auch als Nachschlagewerk zur Interpretation von Einzelstellen nützlich sein; hier kann die Verf. mit eigener Argumentation aufgrund ihres anderen Zugangs zu den Texten bei umstrittenen Verspartien Stellung beziehen (z.B. *Ant.* 71f.: S. 24f., *Tr.* 988ff.: S. 44f., *Ai.* 678ff.: S. 70f., *Ai.* 868f.: S. 77f., *OT* 1484: S. 214).

Ruth E. Harder

A. Machin/L. Pernée (Hrsg.): **Sophocle. Le texte, les personnages.** Actes du colloque international d'Aix-en-Provence, 10.–12. 1. 1992. Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence 1993. 388 S.

Vorliegender Tagungsband enthält 23 Aufsätze, die in fünf Themenbereiche gruppiert sind: 1. Exemplarische ‘Annäherungen’, d.h. Interpretationen, an S.; 2. Der Text des S.; 3. Struktur der Tragödien und die dramatis personae; 4. Themen der Tragödien und die dramatis personae; 5. Personenkonstellationen. Auf einige der Arbeiten sei hingewiesen: G. Ronnet («L’ambiguïté de S.», 27–33) stellt in das Zentrum seiner Ausführungen das Problem der Vieldeutigkeit der Sophokleischen Stücke und Charaktere (z.B. die Antigone-Diskussion) und versucht, dieses Faktum als absichtliche Doppeldeutigkeit zu erklären. – Eine hilfreiche Ergänzung zu Lloyd-Jones’ und Wilsons Oxford-Text stellen die Kollationen von M. Papathomopoulos («De quelques manuscrits de S. revisités», 75–94) dar. Der Autor kollationierte von den recentiores den Laurentianus 32.9 (L), den Leidener Palimpsest (Λ), den Laurentianus 31.10 (K) und den Parisinus 2712 (A). Auf S. 86–94 gibt er eine Zusammenstellung der Lesarten, die in der Ausgabe von Lloyd-Jones und Wilson entweder nicht im app. crit. erscheinen oder nicht korrekt angegeben werden. – P. Easterling («Oedipe à Colone: personnages et ‘reception’», 191–200) untersucht die Rolle des Theseus und seine Funktion als attischer Nationalheros im letzten Stück des S. – A. F. Garvie («L’hybris, particulièrement chez Ajax», 243–253) widmet sich der für die Interpretation der Sophokleischen Charaktere zentralen Frage ihrer Schuld. Der Band bietet eine interessante Sammlung zu zentralen Bereichen der S.-Forschung, insbesondere zum Text der Tragödien.

Bernhard Zimmermann

Walter Stockert: **Euripides, Iphigenie in Aulis.** Band I: Einleitung und Text. Band II: Detailkommentar. Wiener Studien, Beiheft 15/1 et 2. Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien 1992. XXI, pp. 1–152 (I), 153–654 (II).

Les commentaires – Weil, England – datant de la fin du XIX^e s., il était temps de rassembler les fruits des études et éditions plus récentes. Travail considérable et fort bien fait, où l’auteur n’hésite

pas à prendre position. Le 1^{er} vol. présente une bibliographie abondante, l'examen de l'action et des personnages – le revirement d'Iphigénie introduit la dimension d'une résistance panhellénique à la menace orientale –, esquisse les origines du mythe et la tradition manuscrite (avec Zuntz, St. voit dans P la copie de L, faite après les premières corrections seulement de Demetrius Triclinius, d'où son intérêt). On aborde ensuite les deux grands problèmes: le prologue, dont le rappel du passé en iambes – où qu'on le place – est condamné comme ajout postérieur (incohérences, style, Agamemnon mal choisi comme porte-parole), tout comme l'exodos tout entier (rôle d'Achille incompatible avec ses promesses, langue et métrique bizarres, miracle qui devrait être annoncé par une divinité – comme dans la citation d'Elie, etc.). La fin authentique nous manque, si jamais elle a été écrite, vu la représentation posthume. Suit le texte complet avec un appareil critique très soigné. La leçon des mss. est souvent conservée (v. 1550 par ex.).

Le second volume, fort épais, offre un commentaire vers par vers, qui précise le sens, la syntaxe, la métrique, la valeur du passage, les raisons de la critique textuelle, à grand renfort de comparaisons utiles avec d'autres passages, surtout tragiques. J.-P. Borle

Daphne Elizabeth O'Regan: Rhetoric, Comedy, and the Violence of Language in Aristophanes' Clouds. Oxford University Press, New York/Oxford 1992. 216 S.

Mit der Introduction (3–7), in der sie die öffentliche Funktion der Komödie und die Bedeutung des λόγος im Staat und damit zusammenhängend in den *Wolken* (zu deren zwei Fassungen s. auch die Appendix 133–139) kurz charakterisiert, und mit einem Kapitel «The Changing Role of *Logos*: Background» (9–21), in dem sie die Wirkung der neuen sophistischen Rhetorik als Kampfmittel im demokratischen Staat (λόγος und βία) anhand eindrücklicher Beispiele illustriert, legt die Verf. den Grund für ihre sorgfältige und ertragreiche Untersuchung der Funktion des λόγος in der Konzeption, im Aufbau und der dramatischen Einzelausführung und im politischen Sinn der *Wolken*, die sie im Hauptteil des Buches in sieben Kapiteln, dem Text der Reihe nach folgend, durchbespricht (22–126). Wohlinformiert über die Voraussetzungen ihrer Betrachtung gelingt es ihr mit einfallsreichen und sorgfältigen Beobachtungen, das gesteckte Ziel (6), «to recover some unnoticed elements of the *Clouds*' project and delineate some aspects of its logic and critical content» zu erreichen. In konzentrierter, durchdachter Darstellung geht sie Schritt für Schritt der Herkunft der Vorstellungen und Formulierungen, den Wort- und Sachbedeutungen, der dramatischen Technik und den verschiedenartigen Mitteln zu ihrer komischen Gestaltung durch Aristophanes im Bezugssystem des geistigen und politischen Lebens der Polis nach. Umsichtig arbeitet sie heraus, was er an Kenntnissen und *sousentendus* bei seinem Publikum voraussetzen kann, um mit seinen virtuosen komischen Umformungen und Innuendos verstanden zu werden, und wie er seine Witze und Anspielungen, seine Personen und die Konventionen der komischen Handlung dramatisch zur Exposition und zur Durchführung seines Themas einsetzt. Von dem vielen, das dabei in neuer Beleuchtung hervortritt, sei hier nur beispielsweise hingewiesen auf das plastische Bild des Sokrates, wie er in der Vorstellung seiner Mitbürger erscheint, die Reaktionen des Strepsiades als Identifikationsfigur des Athener Kleinen Mannes auf die Verheissungen der Vorzüge der neuen λόγοι mit der Gegengewalt seiner physischen βία, die Selbstdarstellung des Aristophanes nach dem Misserfolg seiner ersten *Wolken* in der Parabase, oder die Charakterisierung der Wirkungsweise der komischen Kritik in der Conclusion (127–132): «The *Clouds* works not by reproducing contemporary Athens and the views of Aristophanes' originals, but by giving hyperbolic and parodic reality to what is latent and hidden. The sophists and their λόγοι are taken seriously, but in the comic mode, and this is the genius of Aristophanes' conception.» Es lohnt sich, auch wenn man in Einzelheiten anderer Meinung sein kann, diesen genius durch die unbefangenen Augen der Verf. neu schätzen zu lernen. Th. Gelzer

1. *Giovanni Reale: Il concetto di «filosofia prima» e l'unità della Metafisica di Aristotele.* 6^a ed. ampliata e in stesura definitiva. Pubblicazioni del Centro di Ricerche di Metafisica della Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano, Vita e Pensiero, Temi metafisici e problemi del pensiero antico. Studi e testi 26. Milano 1993. XL, 583 S.
2. *Giovanni Reale (Hrsg.): Aristotele Metafisica.* Saggio introduttivo, testo greco con traduzione a

fronte e commentario. Ed. maggiore rinnovata. Pubblicazioni del Centro ... Studi e testi 23–25. Milano 1993. 408 S. (Bd. 1), XIII, 706 S. (Bd. 2), 712 S. (Bd. 3).

3. **Aristotele: Perché la metafisica**, a cura di *Adriano Bausola* e di *Giovanni Reale*, Pubblicazioni del Centro ... Studi e testi 29. Milano 1994. 649 S.

Nr. 1 und 2, zusammen mit dem Platonbuch (*Per una nuova interpretazione di Platone*, 10. definitive Auflage 1991; dtsh. Schöningh, Paderborn 1993) enthalten die These R(eale)s. Aristoteles sei nicht Aporetiker, als der er in den «ikonoklastischen Verwüstungen» unseres Jahrhunderts dargestellt worden ist. Vielmehr wolle und könne er seine verschiedenen Ansätze vereinigen, und in eben dem daraus entstehenden metaphysischen Wissen bestehe der Berührungspunkt des Menschen mit Gott. Diese Metaphysik exponiert R. in 1. als Aitiologie, Ontologie und Usiologie, die aber alle von der Theologie umfasst werden. – Die Forschung um die Ungeschriebene Lehre brachte R. eine neue Gelegenheit, die Beziehungen zwischen Platon und Aristoteles zu konkretisieren. Aristoteles habe, sagt R., in seiner Arbeit an der Metaphysik die Arbeit Platons fortgesetzt und sich dabei in nicht geringem Ausmass auf die Prinzipientheorie der Ungeschriebenen Lehre bezogen. Er habe gar nicht, wie Cherniss meinte, die Lehre Platons umgebogen und falsch interpretiert, vielmehr sei an manchen Stellen zu sehen und an weiteren zu befürchten, dass er viel zu viel darüber verschweige. Da die Forschung um die Ungeschriebene Lehre für Platon in der gleichen Weise eine konsistente Theorie behauptet, wie er sie für Aristoteles annimmt, hat ihm das dadurch ausgelöste neue Platonstudium die systematische Aristoteles-Lektüre nur bestätigt. – Darin, dass die Metaphysik des Aristoteles überhaupt aus ihrem Bezug zu Platon (im besonderen zu seinen späten Dialogen) zu verstehen sei, ist R. unbedingt zuzustimmen.

Nr. 3 ist aus Anlass des 85jährigen Bestehens der *Rivista di Filosofia Neo-scholastica* entstanden. Die Einleitung enthält teils von den Autoren selbst verfasste, teils autorisierte Zusammenfassungen. Zu den interessantesten (nicht neu-scholastischen) Arbeiten gehört die Auseinandersetzung von E. Berti mit Heideggers These der onto-theologischen Verfassung der Metaphysik; ebenfalls die in der Arbeit von Th. A. Szlezák (*Platon lesen*, Stuttgart 1993) neu festzustellende Tendenz, bei Aristoteles wieder mehr die Gemeinsamkeiten mit Platon als immer nur die Differenzen zu suchen, verdient aufmerksame Beachtung und Fortsetzung. Informativ sind die Ausführungen zur Wirkungsgeschichte der Aristotelischen Metaphysik im Polen und Russland des 20. Jh. Der letzte Artikel von R. Radice zeigt ein Muster der im Entstehen begriffenen Bibliographie der Sekundärliteratur zur Aristotelischen Metaphysik im 20. Jh.

Die frühe Einsicht von R., dass die Auseinandersetzung mit der Metaphysik von Theophrast ein Test für das Verständnis der Metaphysik des Aristoteles sei (cf. D. Ross und J. Tricot), stimmt immer noch, auch wenn man heute eher der Darstellung von D. T. Devereux glauben möchte, wonach die von Jaeger und R. gewählte Basis für die Entscheidung der Frage nicht genügt, und dass eigentlich alles dafür spricht, dass *Met. A* eine frühes Werk von Aristoteles ist. – Das Werk von Theophrast könnte statt der späten Kritik eines Nachfolgers der Versuch des Jüngeren sein, die Schwierigkeiten des Erfahrenen mitzudenken. Inhaltliche Bezüge zwischen Theophrast und Aristoteles liessen sich auch vor ihrem gemeinsamen akademischen Hintergrund verstehen. – Warum eigentlich ist das 'System' der Metaphysik immer nur in der Rekonstruktion und nicht im Text zu finden? Könnte es nicht sein, dass der verwirrende Text der *Metaphysik*, statt eine gelungene oder misslungene Theorie zu behaupten, uns lange nicht mehr gehörte Fragen aufgibt, die wir eben heute wieder mühsam versuchen, selbst zu formulieren? Es wären Fragen nach unseren je schon akzeptierten Unterscheidungen.

Erwin Sonderegger

E. Handley et A. Hurst (éds.): **Relire Ménandre**. Recherches et Rencontres 2. Droz, Genève 1990. 186 p.

Trente ans après l'édition princeps du *Dyscolos* (1958), conservé dans sa totalité dans le Codex Bodmer, qui a révélé en outre des parties importantes de la *Samienne* et du *Bouclier*, des spécialistes se sont réunis à Genève pour «relire Ménandre». La publication issue de ce colloque contient cinq contributions, des discussions regroupées par thèmes et la description, en appendice, d'un nouveau papyrus de Ménandre du Codex Bodmer (P. Rob., inv. 38) présentée par W. H. Willis. Une bibliographie sélective et plusieurs indices complètent le recueil.

H.-D. Blume relève dans la comédie nouvelle les traits traditionnels et innovateurs et observe chez Ménandre une tendance vers une forme fermée («geschlossenes Kunstwerk»). P. Brown examine les parties finales des comédies de Ménandre, de Térence et de Plaute. En montrant qu'il n'y a pas de «fin-type» chez Ménandre, il met en garde contre des reconstructions de pièces basées sur de telles comparaisons. N. Zagagi étudie les discours de divinités qui figurent dans plusieurs des prologues des comédies de Ménandre; ceux-ci confèrent au spectateur un savoir supplémentaire par rapport à celui des acteurs humains tout en produisant des effets comiques. A. Hurst démontre comment la comédie de Ménandre critique la tragédie à travers des allusions à différents niveaux textuels. Tout comme les tragiques, et contrairement à Aristophane, Ménandre remet en cause des normes sociales mais s'exprime dans un genre littéraire plus proche de la vie réelle. E. Handley, finalement, illustre à propos du fr. P.Oxy. 2654 la valeur des textes révélés par le Codex Bodmer pour l'interprétation des fragments de Ménandre.

Annette Loeffler

Antonios Rengakos: Der Homertext und die hellenistischen Dichter. Hermes Einzelschriften 64. Steiner, Stuttgart 1993. 197 S.

Die Qualität der philologischen Arbeit der alexandrinischen Dichter-Gelehrten ist am besten fassbar in deren Umgang mit dem Homertext, dem die vorliegende Studie gewidmet ist. Im Zentrum stehen die *Argonautica* des Apollonios von Rhodos und Kallimachos' hexametrische Dichtungen, die R. auf Spuren einer Auseinandersetzung mit den Homerstudien Zenons und anderer zeitgenössischer Philologen sowie mit einer voralexandrinischen Homer-'Vulgata' hin untersucht. Der Autor geht dabei von der Annahme aus, dass alle in der hellenistischen Dichtung vorausgesetzten homerischen Varianten, Versauslassungen und Athetesen bereits vor Aristophanes von Byzanz und Aristarch bekannt waren (R. spricht sich damit gegen die namentlich von T. W. Allen vertretene Meinung aus, dass diese Varianten durch die hellenistische Dichtung angeregt und erst danach Eingang in die textkritische Diskussion des Homertexts gefunden hätten). Apollonios und Kallimachos werden dabei als Philologen gesehen, die sich sowohl mit den Homer-Handschriften und deren Abweichungen auseinandergesetzt als auch selbst konjekturale Textkritik betrieben haben. Diese These wird anhand einer detaillierten Untersuchung einzelner Stellen – fast ausschliesslich aus den Werken der beiden genannten Dichter – illustriert.

R. selbst geht es zwar insbesondere um die Geschichte der Homerüberlieferung, und er hält sich bei der Interpretation der besprochenen Stellen dementsprechend zurück, ja er wehrt sich sogar gegen die Annahme, dass sich Apollonios und Kallimachos in ihren Versen für die Richtigkeit einer umstrittenen Homervariante aussprechen würden (er selbst geht allerdings öfter von solchen philologischen 'Anspielungen' aus); das Interesse gilt also in erster Linie der Frage nach der Qualität des Homertexts, der den Alexandrinern vorlag. Doch indem der Autor am Werk dieser beiden Dichter zeigt, dass sie mit den (im Museum diskutierten?) Zetemata der Homerphilologie vertraut waren und der Überlieferung 'ihres' Homertexts durchaus auch kritisch und mit einer eigenen Meinung gegenüberstanden, leistet er nicht zuletzt einen dankenswerten Beitrag auch zum Verständnis und zur Interpretation der *Argonautica* bzw. der kallimacheischen Hymnen und *Aitia*.

Therese Fuhrer

Richard Hunter: The Argonautica of Apollonius Rhodius. Literary Studies. Cambridge University Press, Cambridge 1993. X, 206 p.

Dans une suite de chapitres qui n'est décousue qu'en apparence, l'auteur de ce livre nous offre des analyses qui prolongent en quelque sorte son commentaire du livre 3 des *Argonautiques* (*Apollonius of Rhodes, Argonautica, Book III*, Cambridge 1989): types d'héroïsme, figures de l'amour, les dieux, le poète et son poème, les *Argonautiques* et l'actualité du monde des Ptolémées, enfin la question déjà très débattue des relations entre les *Argonautiques* et l'*Enéide* forment la substance. Il s'y ajoute un intéressant appendice sur l'expression callimachéenne ἐν ἄεισμα διηγεκός (il y aurait une incohérence voulue dans l'emploi du premier et du troisième terme, pour ridiculiser les Telchines): il en tire une dernière conclusion sur les rapports ambigus, selon lui, de la *Poétique* d'Aristote et des *Argonautiques* (pp. 194–195). Fourmillant de fines observations, le livre donnera quelquefois l'im-

pression de pousser trop loin la subtilité (comme p. 17 n. 36 la «tentation» d'appeler *Dolionie* le combat nocturne des Argonautes contre les Dolions, par allusion à la *Dolonie* de l'*Iliade*, une note qu'il convient sans doute de lire «with tongue firmly in cheek»): c'est le prix que paie l'auteur pour avoir su trouver par ailleurs un ton de légèreté et d'érudition qui le fait vibrer, et nous fait vibrer, en sympathie avec les textes dont il déploie devant nous les finesses. Cette «sympathie» se trahit par exemple lorsqu'à la faveur d'un excellent rapprochement entre la scène de la rencontre, au premier chant, de Jason et d'Hypsipyle et celle de la rencontre de Pâris et d'Hélène au troisième chant de l'*Iliade*, H. affirme que le passage de l'*Iliade* est «uppermost in Apollonius' mind here» (p. 49); on peut trouver quelque probabilité au rapprochement, notamment à l'allusion qu'Apollonios ferait à une dispute autour du fait qu'Aphrodite ne devrait pas mettre en place un siège comme une simple servante (ce que critiquent les scholiastes d'*Il.* 3,423–426), sans pour autant s'imaginer détenir la clef de ce qu'Apollonios avait en tête. Ailleurs, on peut se demander si l'auteur n'a pas oublié quelque élément de son utile bibliographie (pas d'utilisation de la figure d'Idas dans le chapitre sur l'héroïsme, malgré la mention de l'étude classique d'H. Fränkel – *MH* 17, 1960, 1–20 – à la p. 197). De tels détails sont cependant négligeables dans l'ensemble d'un ouvrage qui joint avec bonheur érudition, nouveauté sur plus d'un point, et charme de l'exposé. On recommandera tout particulièrement, comme un apport significatif à l'étude de la situation du poème d'Apollonios dans son contexte contemporain, le chapitre 6 «The *Argonautica* and its Ptolemaic context»: H. s'ingénie à montrer, et souvent de manière très convaincante, que Virgile n'a pas trouvé chez Apollonios que des thèmes ou des procédés poétiques, mais aussi, sans aller jusqu'à un panégyrique des Ptolémées, une lecture politique de l'événement mythologique (pp. 152–169).

André Hurst

Karsten Thiel: Erzählung und Beschreibung in den Argonautika des Apollonios Rhodios. Ein Beitrag zur Poetik des hellenistischen Epos. Palingenesia 45. Steiner, Stuttgart 1993. 263 S.

Man erlaube mir, diese Kurzanzeige auf deutsch zu schreiben, da ja die französische Sprache dem Autor dieses Buches, seinem Literaturverzeichnis zufolge (und trotz einem Zitat von Magritte S. 22), offenbar ebenso unbekannt ist wie die italienische (trotz einem kurzen Zitat von Livrea, S. 91 – und dass einem Altphilologen ein Roman wie Umberto Eco's *Il nome della rosa* nicht im Original zugänglich ist – cf. 233 –, wirkt doch etwas befremdlich). Das Buch bietet eine gründliche Analyse der Stellen in A.R., die eine Beschreibung enthalten, mit sorgfältig ausgewählten Parallelstellen (ein *Chronologischer Stellenindex*, 239–251, erleichtert die Übersicht). Schön wird gezeigt, wie Beschreibungen zugleich als Zeichen des Kontrastes mit vorherigen Epen und als Interpretationshilfen der *Argonautika* selbst dienen können. Der theoretisch und methodologisch interessante Versuch, die verschiedenen ἐκφράσεις zu klassifizieren, beruht zwar oft auf antikem Gedankengut, ignoriert aber die heutige internationale Diskussion über solche literaturwissenschaftliche Probleme (das Werk von Genette zum Beispiel wird gar nicht angeführt, so wenig wie, um spezifischer von der Apollonios-Literatur zu sprechen, das Buch von Massimo Fusillo, *Il tempo delle Argonautiche*, Rom 1985, dessen Kapitel «La pausa descrittiva», 289–312, dem Autor hätte helfen können). Es ist aber zu wünschen, dass das Buch eine freundliche Aufnahme findet, die den Autor dazu veranlasst, sich künftig nicht ausschliesslich mit deutsch- oder englischsprachiger Forschung über hellenistische Dichtung zu befassen: er zeigt nämlich in seinem Buch, das als Dissertation an der Universität Trier 1992 entstanden ist, ein feines Empfinden für diese manchmal schwierige Dichtkunst.

André Hurst

Beate Noack: Aristarch von Samos. Untersuchungen zur Überlieferungsgeschichte der Schrift Περὶ μεγεθῶν καὶ ἀποστημάτων ἡλίου καὶ σελήνης. Serta Graeca 1. Reichert, Wiesbaden 1992. VI, 408 S., 31 Taf.

Dass der Schrift des Aristarch von Samos 'Über die Grössen und die Abstände von Sonne und Mond', einer der wenigen erhaltenen naturwissenschaftlichen Abhandlungen aus hellenistischer Zeit, durch die Arbeit von Frau Noack wieder Aufmerksamkeit geschenkt wird, ist besonders verdienstvoll. Die umfangreiche textgeschichtliche Untersuchung, welche aus einer Dissertation hervorgegangen ist, hat zum Ziel, durch eine Analyse der Filiation der Handschriften gesicherte

Grundlagen zu liefern für eine textkritische Neubearbeitung der Ausgabe von Th. Health (1913), die nur auf einer einzigen Handschrift basierte. Durch sorgfältige Vergleichung der *errores* und der Scholien wird ein Handschriftenstemma erarbeitet, das im wesentlichen sechs Handschriftenfamilien erkennen lässt. Interessant wäre hier die Frage, inwiefern die zahlreichen erhaltenen Zeichnungen, welche in diesem Zusammenhang nicht ausgewertet werden, dieses Filiationsverhältnis bestätigen würden. Bei der Kollation der Handschriften ist die Verf. auch der Scholienfrage nachgegangen und konnte 40 noch nicht edierte Scholien ausmachen, welche eine Revision der Scholienausgabe von Urban (1810) dringend notwendig erscheinen lassen. Die ganze Arbeit wird durch die Einleitung in einen grösseren Rahmen hineingestellt, indem in einer rezeptionsgeschichtlichen Untersuchung der Weg von Aristarch bis zu Copernicus aufgezeigt wird, der sich ja bekanntlich bei seiner Begründung des heliozentrischen Weltbildes auf seinen antiken Vorläufer beruft. Ein Anhang mit zahlreichen Bildtafeln bereichert das Ganze.

Alfred Stückelberger

Diogenes of Oinoanda: The Epicurean Inscription. Edited with Introduction, Translation and Notes by *Martin Ferguson Smith*. La Scuola di Epicuro, Collezione di testi ercolanesi diretta da Marcello Gigante, Supplemento numero uno. Bibliopolis, Napoli 1993. 660 S., 18 Taf.

Der Verfasser, der 124 neue Fragmente der berühmten Inschrift entdeckt und dadurch das Interesse für Diogenes von Oinoanda wieder geweckt hat, hat als einziger der Herausgeber in diesem Jahrhundert selbst in Oinoanda gearbeitet. Er beschäftigt sich seit 1968 mit den Steinblöcken und legt nun die lang erwartete, einzige vollständige Standardausgabe vor.

Die ausführliche Einleitung behandelt die Frage nach Identität und Lebenszeit des Autors, situiert die Inschrift historisch wie auch geographisch, referiert kurz die Geschichte der Entdeckung Oinoandas und der Inschrift, widmet ein wichtiges Kapitel der Anordnung der verschiedenen Schriften als Teile der gesamten Inschrift, bespricht knapp Stil, Orthographie und Silbentrennung (jedoch keine sprachlichen Einzelheiten, von einigen lexikalischen Besonderheiten abgesehen) und stellt schliesslich ausführlich dar, in welcher Weise Diogenes die Lehren Epikurs präsentiert. Smith stellt dabei Diogenes nicht nur in den Kontext seiner Schultradition, sondern auch in den seiner Epoche. Mit sympathischem Engagement nimmt er seinen Autor als Philosophen wie auch als Stilisten vor seinen zahlreichen Kritikern in Schutz. So weist er u.a. zu Recht darauf hin, dass der ziemlich behäbige Stil der Inschrift nicht an dem eines literarischen Meisterwerkes gemessen werden will, sondern am persönlichen Gespräch, das sie notgedrungen ersetzen muss (so Fr. 3 III 5ff.).

Es folgt der Text mit umfangreichem Apparat, der viele neue Lesungen und Konjekturen enthält und ständig die epigraphischen Gegebenheiten berücksichtigt, darauf die Übersetzung, danach die Anmerkungen, die sich allerdings auf die Übersetzung beziehen, so dass die Anordnung ständiges Hin- und Herblättern unumgänglich macht. Die Anmerkungen berühren alle wichtigen Fragen, sind aber gerade in philosophischer Hinsicht meist recht knapp und geben oft nur einige Parallelstellen zur Erläuterung.

Dank seinem direkten Zugang zum Material kann Smith auch epigraphische Aspekte einbeziehen, z.B. in der Diskussion der Reihenfolge der «Maximen» (einer Gruppe von Sentenzen, die nie mehr als einen Stein einnehmen), wo er verschiedene «Hände» unterscheidet und dementsprechend eine neue Reihenfolge vorschlägt (534f.). Dass man auch mit den längst bekannten Fragmenten noch Überraschungen erleben kann, zeigt Fr. 39 bei Smith: dieses Fragment ist jetzt erstmals vollständig zusammengesetzt worden (bei Casanova, dem letzten Herausgeber, noch Fr. 50 und 45), obwohl alle 4 Blöcke schon von Heberdey und Kalinka publiziert wurden. Dagegen unterteilt Smith Casanovas Fr. 10 wieder in Fr. 9 und 10.

Unter den Indizes vermisst man einen Index der in den Anmerkungen beigezogenen Parallelstellen, die ja oft im Licht der neuen Diogenes-Fragmente neu interpretiert werden müssen. Ein solcher Index würde auch anschaulich Diogenes' Bedeutung für unsere Kenntnis der antiken Philosophie vor Augen führen, die schon der von Smith (*Prometheus* 12, 1986, 204–207) vorgelegte Parallelstellen-Index zu Diogenes und Lukrez andeutet.

Ausgrabungen in Oinoanda könnten nicht nur die Diskussion über das umstrittene und sehr spekulativ erörterte Problem der Rekonstruktion von Diogenes' Stoa endlich auf ein festes Funda-

ment stellen, sondern zweifellos auch die Zahl der uns bekannten Fragmente vervielfachen. So kommt es, dass in diesem Fall der Autor selbst herbeiwünscht, was seine Ausgabe überholen würde: Ausgrabungen in Oinoanda.

T. Kappeler

Helmut Burkhardt: Die Inspiration heiliger Schriften bei Philo von Alexandrien. Monographien und Studienbücher 340. Brunnen Verlag, Giessen/Basel 1988. XI, 265 S.

Der Autor dieser von Hartmut Stegemann betreuten theologischen Dissertation hat sich die Aufgabe gestellt, «herauszuarbeiten, wie Philo sich die Entstehung und damit die Inspiration der von ihm als heilig betrachteten biblischen Schriften gedacht hat» (221). Er möchte damit nicht nur eine «Lücke in der Philoforschung schliessen», sondern zugleich «auch einen Beitrag zur Vorgeschichte der christlichen Inspirationslehre in neutestamentlicher Zeit liefern» (5). Die Erörterung des eigentlichen Themas nimmt lediglich ein Drittel der Arbeit ein (147–220). Vorausgeschickt werden ein ausführlicher Überblick über die bisherige Forschung (6–72) und nützliche Beobachtungen zur Terminologie und zum Umfang des Schriftkanons bei Philo (73–146). Im Hauptteil wendet sich der Verf. gegen die gängige Annahme, Philon vertrete eine ekstatische Interpretationsauffassung, und betont, von einer teilweise problematischen Deutung von *Mos.* 2,188ff. ausgehend (152ff.; cf. 211), den engen Zusammenhang zwischen der Persönlichkeit des Autors (Mose) und den biblischen Schriften bei Philo.

Christoph Riedweg

Karin Alt: Weltflucht und Weltbejahung. Zur Frage des Dualismus bei Plutarch, Numenios, Plotin.

Akademie der Wissenschaften Mainz, Geistes- und sozialwiss. Klasse 1993, Nr. 8. Steiner, Stuttgart 1993, 277 p.

L'A. nous propose une enquête sur les interprétations platoniciennes du «dualisme» de Platon aux 2^e et 3^e siècles apr. J.-C. Selon l'A., Platon, le premier, a donné une dimension philosophique à la thèse selon laquelle l'âme humaine, immortelle, appartient dans son essence, non pas à notre monde, mais au domaine de l'intelligible. C'est la tension entre la présence de l'âme dans le monde des corps et son origine ou sa patrie intelligible qui caractérise ce dualisme. Or, selon l'A., du *Phédon* au *Timée* et aux *Lois*, les divergences doctrinales sont considérables et de nombreuses questions sont laissées ouvertes. Ainsi, les interprètes platoniciens ne trouvent pas dans les textes de Platon de réponses univoques aux questions essentielles relatives à la valeur, au sens et au but de notre vie ici-bas. De plus, «dans un monde d'angoisse» (Dodds), les penseurs des 2^e et 3^e siècles se trouvent confrontés à divers mouvements religieux, d'ailleurs souvent teintés de platonisme, qui tentent d'apporter des solutions radicales aux problèmes du temps en adoptant une attitude négative à l'égard du monde sensible.

L'A. examine les solutions proposées par Platon d'abord, puis par Plutarque, Numénios et Plotin et souvent aussi par l'auteur du *Didaskalikos*. Après un chapitre sur la question du dualisme dans l'interprétation du monde («dualisme ontologique»), l'A. traite plus longuement du dualisme dans l'interprétation de l'existence humaine («dualisme éthique»). Cette seconde partie s'articule autour de trois problèmes fondamentaux: (1) le dualisme dans l'âme individuelle, (2) les causes de la vie terrestre des âmes et (3) le but de leur existence sur terre. Les questions discutées tournent autour du problème du mal, de la responsabilité et de la libération du monde sensible. Pour conclure, l'A. revient sur trois difficultés: Comment conserver l'identité du «Je» à travers les multiples réincarnations? Comment évaluer des «passions» (πάθη) comme la pitié ou l'amour dans les relations avec autrui (la difficulté concerne surtout Plotin qui défend un idéal d'ἀπάθεια, mais se montre plein de sollicitude à l'égard de ses disciples)? Et finalement doit-on admettre que l'âme intellectuelle, supposée bonne par essence, puisse être affectée de l'extérieur par le monde matériel? Dans les réponses à toutes ces questions on voit souvent s'opposer Plutarque (qui défend la possibilité pour l'âme de se libérer complètement et définitivement du monde sensible, la valorisation des passions «positives» comme la pitié et l'amour, la possibilité pour l'âme d'être affectée jusqu'à devenir mauvaise et même périr etc.) et Plotin dont les solutions sont appelées à un brillant avenir dans le néoplatonisme postérieur.

L'ouvrage est clairement structuré, l'information est riche et précise. On aurait toutefois souhaité

une synthèse plus élaborée, à supposer que cela fût possible, s'agissant d'auteurs aussi différents que Plutarque et Plotin. Les remarques pertinentes sur les différences d'*intentions* des auteurs étudiés, que l'A. exprime dans sa conclusion (p. 246), à propos de la question du mal, n'ont pas été exploitées comme elles le méritaient.

Jean-Pierre Schneider

Karin Alt: Philosophie gegen Gnosis. Plotins Polemik in seiner Schrift II 9. Akademie der Wissenschaften Mainz, Geistes- und sozialwiss. Klasse 1990, Nr. 7. Steiner, Stuttgart 1990. 74 p.

Cet ouvrage consiste en une analyse du traité II,9 [33] dans lequel Plotin critique de façon directe et détaillée des théories gnostiques. M^{me} Alt ne prétend pas identifier les gnostiques qui sont visés (elle montre d'ailleurs qu'une telle identification est rendue difficile par la présentation déformante que donne Plotin des conceptions gnostiques). Elle cherche plutôt à expliciter la démarche de Plotin, et y parvient d'une manière claire et utile dans trois sections: (i) II,9,1–3: où Plotin résume sa propre doctrine philosophique; (ii) II,9,4–18: sur les arguments spécifiques contre les gnostiques; (iii) II,9,4–5 et 10–12: sur le thème de la chute de l'âme et la genèse du monde. M^{me} Alt souligne ce qui sépare Plotin du monde gnostique: une différence fondamentale dans l'appréciation de la valeur du monde matériel et de la place de l'homme dans ce monde. L'ouvrage se termine par une conclusion, une bibliographie utile et des index. L'analyse que propose l'auteur de la technique argumentative de la polémique plotinienne, notamment dans la troisième section, pourrait être complétée par une comparaison avec les méthodes similaires employées ailleurs par Plotin contre des opposants philosophiques (par exemple contre les stoïciens en IV,7). On aurait pu envisager aussi une comparaison des réponses de Plotin à ceux qui «blâment» le monde, les gnostiques, avec celles données par les stoïciens aux épicuriens (cf. p. 25–26). Tout en indiquant que le traité II,9 n'est pas un texte isolé, mais qu'il fait partie d'un grand ensemble (III,8; V,8; V,5; II,9), M^{me} Alt tend à émettre un jugement de l'argumentation de Plotin (qui, dans II,9, paraît souvent abrupte et dogmatique) sans tenir compte du travail philosophique considérable accompli dans les parties antérieures de l'ensemble.

Dominic J. O'Meara

Denis O'Brien: Théodicée plotinienne, théodicée gnostique. Philosophia antiqua 57. Brill, Leiden 1993. 117 p.

Cet opusculé – le terme est de l'auteur – se présente comme une reprise et un prolongement de trois articles antérieurs, publiés entre 1971 et 1981, consacrés à des questions relatives à la «théodicée» plotinienne dans son rapport avec le gnosticisme (p. 1). Le gnosticisme dont traite l'auteur est exclusivement celui qui transparaît en négatif à travers les critiques de Plotin, dans *Enn.* II 9 (*Contre les gnostiques*); comme le laisse d'ailleurs entendre l'auteur, le titre est donc quelque peu trompeur.

L'étude proprement dite (p. 3–49) est suivie de notes complémentaires (p. 53–77), du texte grec et de la traduction commentée des principaux passages cités de *Enn.* II 9 (p. 78–86), d'*indices* comprenant la bibliographie (p. 87–106), de résumés français et anglais (p. 109–113) et enfin de la liste des publications de l'auteur (p. 114–117). On regrettera l'absence d'un index (grec et français) des concepts discutés.

Dans le traité *Contre les gnostiques*, l'auteur dégage trois thèses constituant le noyau de la 'théodicée' plotinienne: (1) la descente de l'âme est 'volontaire', sans pour autant être l'objet d'un choix (le 'volontaire' exprime alors une nécessité de nature) [Ch. II]; (2) l'âme engendre en un acte innocent la matière, mal absolu (l'auteur interprète le système plotinien comme 'émanation intégrale': ainsi, la matière dépend ultimement de l'Un, cf. p. 27, n. 24) [Ch. III et IV]; (3) l'âme 'illumine' la matière – pure obscurité – ainsi engendrée, c'est-à-dire lui donne forme [Ch. V]. L'analyse est minutieuse et souvent convaincante. On regrette toutefois que la polémique tienne ici encore, comme dans les articles antérieurs, une si grande place et que l'auteur nous ait refusé la synthèse que nous attendions et que le titre semblait promettre.

Jean-Pierre Schneider

Hérodien: Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III (180 ap. J.-C.–238 ap. J.-C.), traduit et commenté par *Denis Roques*, postface de *Luciano Canfora*. La Roue à Livres. Belles Lettres, Paris 1990. 314 p.

Cette note a pour but d'attirer l'attention sur une nouvelle collection de sources antiques dirigée par F. Hartog, M. Casevitz et J. Scheid. Qu'il s'agisse d'inscriptions ou d'œuvres littéraires, l'intérêt intrinsèque des textes présentés devrait justifier l'effort de réhabilitation entrepris par les éditeurs. En l'occurrence, le choix nécessiterait une explication que l'on cherchera en vain dans l'introduction. R. souligne les omissions et les faiblesses d'H., mais lui reconnaît les trois qualités que sont la lucidité, l'originalité et la dignité (!). L'aspect rhétorique de l'œuvre suggère qu'H. s'inscrit dans la ligne de Thucydide, avec ses discours recomposés et ses préjugés gérontocratiques et aristocratiques. Mais on décèle aussi une influence hérodotéenne dans quelques digressions géographiques, religieuses, médicales, etc., ainsi que dans de nombreuses remarques annexes sur la vie économique, sociale et administrative du monde romain: même si l'on peut déplorer qu'H. omette de mentionner l'Edit de Caracalla, il est plus important de remarquer qu'il est, par exemple, le seul à faire allusion à la réforme de 197 relative à la vie conjugale des soldats. Et c'est en cela qu'il constitue une source de premier ordre qui mérite d'être non seulement traduite, mais aussi analysée dans son contexte historiographique et littéraire.

La traduction est élégante et précise, mais les notes sont décevantes et d'utilité marginale (renvois internes, parallèles chez Dion Cassius ou dans l'*Histoire Auguste*, détails d'érudition, citations de jugements de valeurs périmés). Il est regrettable que les documents numismatiques ou épigraphiques ne fassent pas systématiquement l'objet d'une référence précise. Quoique soit signalée (285) l'existence de quelques corrections textuelles ultérieures à l'édition de C. R. Whittaker (1969–1970), les notes des passages correspondants (2.4.1 et 2.9.6) n'en font pas état. Le commentaire aurait pu donner lieu à une mise à jour de la bibliographie des vingt dernières années. Ainsi, il aurait été possible de fournir au lecteur un fil conducteur sur des questions aussi âprement débattues ces dernières années que celle mentionnée ci-dessus (3.8.5, mariage des soldats). L'index (289–296) est trop succinct pour être utile.

Ces critiques cherchent moins à mettre en cause les compétences de R., qu'à discuter certains choix éditoriaux. Malgré les efforts de vulgarisation, la lecture d'un auteur comme H. risque bien de rester l'apanage d'un public restreint constitué en majorité d'étudiants en histoire ancienne, qu'un travail scientifiquement plus rigoureux, si ce n'est plus ambitieux, ne saurait décourager.

Jean-Jacques Aubert

Karl Heinz Chelius: Die Codices minores des Plautus. Forschungen zur Geschichte und Kritik. Saecula Spiritalia 18. Koerner, Baden-Baden 1989. XII, 164 S., 5 Abb.

Die schon unter Obhut von A. Thierfelder begonnene, dann von A. Schmidt und A. Wlosok begleitete Mainzer Dissertation (1984) ist 1989 im Druck erschienen; jahrelange minutiöse Arbeit an den (für die Textgestaltung kaum ergiebigen) späteren, aber vorhumanistischen Plautus-Handschriften hat nun zu einer Neuordnung oder wenigstens Sicherung dieses Zweiges des Stemmas geführt. Man vergleiche etwa den 1983 von R. J. Tarrant erreichten Stand (in: *Texts and Transmission*, ed. by L. D. Reynolds, Oxford 1983, 302–307) mit der Zusammenfassung von Chelius, S. 135–137. Die vielen (z.T. grotesken) Verschreibungen der mittelalterlichen Kopisten bilden zwar eine gute Basis für philologische 'recensio'; aber die verfügbare Textmenge, welche für schlüssige Vergleiche notwendig wäre, ist nur gering. Deshalb bleibt es bei einigen Fragezeichen, die der Verf. auch in sein abschliessendes Stemma aufnimmt.

Der wichtigste Gewinn der Studie liegt deshalb vor allem in Präzisierungen zur Text-Geschichte: die behandelten Handschriften (D, J, V, E), Exzerpte (Ca: Florilegium 13. Jh., Bibliothek Gonville and Caius College, Cambridge), Kollationen (V²) und Zitate (Osb.: 'Derivationes' Osborns von Gloucester, c. 1148) erlauben es, die 'Reise' des Plautus-Textes aus der Loire-Gegend ins ottonische Deutschland, dann von dort wieder nach Frankreich (O, V, V²), wenig später nach England (J, Ca, Osb.) und nach Italien (E) mitzuverfolgen. Chelius – nie vorschnell im Urteil – führt den Leser kundig durch einen riesigen 'Wald' (oder gar 'Urwald') von Varianten; die Arbeit wird abgeschlos-

sen mit 5 Photographien, einer Bibliographie (S. 147–158) und 4 Registern: sie kann sowohl dem Anfänger wie dem Spezialisten empfohlen werden.

Weitere Entwicklungen auf diesem Gebiet: L. Braun, *ZPE* 86 (1991) 24–26 (Fo, das kleine Fragment von Foligno, ist eher jünger); C. Questa, *Athenaeum* 69 (1991) 690–694 (Frankreich stets Zentrum der Plautus-Kenntnisse); A. Tontini, *Maia* 43 (1991) 9–13 (zu Osb.). Heinrich Marti

Plautus. Menaechmi. Ed. by A. S. Gratwick. Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge University Press 1993. X, 276 S.

G(ratwick), der bereits 1987 die zweisprachige Ausgabe der *Adelphen* des Terenz herausgebracht hatte, legt nun einen fundierten wissenschaftlichen Kommentar der plautinischen Verwechslungskomödie *Menaechmi* vor. Der Aufbau und die Konzeption des Bandes entsprechen der Praxis der Reihe: Auf eine ausführliche Einführung (1–66) folgen der Text der Komödie (67–130) und der umfassende Kommentarteil (131–244). Vier Appendices zu Überlieferungsfragen und zur Metrik (245–260), ein Literaturverzeichnis (261–268) und Indices (269–276) beschliessen den Band. – G.s Kommentar zeichnet sich durch eine besondere Benutzerfreundlichkeit aus und ist deshalb insbesondere für die Arbeit in (Pro-)Seminaren geeignet. Für Neulinge in der plautinischen Metrik werden die Bezeichnung der betonten Silben und die Angabe von Kürzen in Fällen wie der Iambenkürzung oder in den Cantica besonders hilfreich sein. Die metrischen Appendices (248ff.) mit der präzisen Erklärung prosodischer Besonderheiten sowie einer Statistik zu den Bauprinzipien des iambischen Senars liefern aber auch Material, das sich in dieser Form in keiner der gängigen Metriken findet. Ebenso hilfreich und nützlich ist das in Appendix I (245–247) zusammengestellte Material zur Überlieferung und Konjunkturalkritik. In der Einleitung bietet G. in erster Linie das Basiswissen, das nötig ist, um die *Menaechmi* in die Tradition der griechisch-römischen Komödie und in das plautinische Œuvre einordnen zu können. Er ist jedoch ständig darum bemüht, auch die moderne Forschungsdiskussion einzubeziehen – so in der Frage der Originalität des Plautus und seines Verhältnisses zu den griechischen Komödiendichtern. G. neigt durchaus der 'Freiburger Richtung' zu und nimmt Einflüsse von populären italischen Theaterformen an (vgl. das Schema S. 7), wendet sich aber gegen Stärks zu weit gehende These, dass die *Menaechmi* ganz plautinisch seien (*Die Menaechmi des Plautus und kein griechisches Original*, Tübingen 1989). Die Pointe von Stärks Buch geht allerdings durch das falsche Zitat in der Bibliographie verloren (S. 268: nicht «sein Original», sondern «kein O.»). Geglückt ist G.s Neologismus *Plautopolis* (S. 15 und passim), mit dem er treffend die fiktive, aus ganz verschiedenen Traditionen gespeiste Welt der plautinischen Komödien bezeichnet. Schliesslich ist positiv herauszustreichen, dass G. nie aus den Augen verliert, dass wir es mit einem Bühnenstück zu tun haben. So stehen dramaturgische Fragen und Probleme der Inszenierung nicht nur in der Einleitung (vgl. vor allem das Szenario, 16ff.), sondern auch im Kommentar immer wieder im Zentrum. Dass der Kommentarteil natürlich – ganz in der soliden Tradition der englischen Philologie – alles bietet, um sprachlich und inhaltlich die Komödie zu erfassen, muss nicht erst besonders betont werden. Eine äusserst gelungene Ergänzung der Cambridge Greek and Latin Classics!

Bernhard Zimmermann

Micaela Janan: When the Lamp is Shattered. Desire and Narrative in Catullus. Southern Illinois University Press, Carbondale/Edwardsville 1994. XVIII, 204 S.

Dieses Buch ist den psychoanalytisch-feministischen 'gender studies' im Bereich der Literaturinterpretation zuzurechnen. J. versucht die Interaktion zwischen Leserin [sic!] und Gedicht, aber auch Dichter und Gedicht aufzudecken. Im Falle des *Corpus Catullianum* scheint ihr dazu eine Interpretationsfolie am geeignetsten, die ihr Material aus Platons (ἔρως), Freuds ('Trieb') und Lacans ('jouissance') theoretischen Aussagen zum 'desire' schöpft. Auf der Platon-Freud-Lacan-Ebene begründet J. diesen Kunstgriff damit, dass sich an diesen drei Autoren und ihrer Sicht auf 'desire' zeigen lasse, dass bestimmte Konstanten der psychischen Verfasstheit des Menschen periodisch in ähnlicher Form und mit ähnlichen Lösungsversuchen in Philosophie und Psychologie thematisiert werden. Ziel dieser Zusammenstellung ist also eine wünschenswerte Objektivierung der eigenen Interpretationsvorgaben, die sich so nicht nur auf zeitgenössische Theorien (des Interpretieren) bezie-

hen. Da Catull in vielen seiner erotischen Gedichte ebenfalls 'desire' als Thema mit Variationen traktiere, könne eine Interpretation auf diesem Hintergrund sinnstiftend wirken. Auf der Catull-Ebene verspricht sich J. bei der Beobachtung der Interaktion zwischen Leser und Gedicht eine Art Depersonalisierung oder Abstraktion von Catull aus historischem Individuum und Dichterpersönlichkeit, was die hoffentlich endgültige Verabschiedung von einer Rekonstruktion der Affäre zwischen Catull und Lesbia bedeutet: so werde ein Zugriff auf die hinter den Gedichten liegenden Strukturen möglich (die dann allerdings wieder Rückschlüsse auf die damalige Gesellschaft und das schreibende Individuum zulassen). J. ist bemüht, durch diese Interpretationsmethode die Defizientien einer rein psychoanalytischen Literaturinterpretation wettzumachen, in der nicht selten ohne Reflexion über die Rahmenbedingungen von Literatur und Psychoanalyse ein toter Dichter auf die Couch gelegt wird. In der thematischen Kontexterweiterung auch auf philosophische Konzepte des 'desire' liegt der eigentliche Gewinn der Arbeit, auch wenn man den Interpretationen im Detail nicht zustimmen mag. Im Falle der *Carmina maiora* Catulls (c. 68 und 68a, 63 und 64) ist es J. gelungen, den Gedichten neue, nachvollziehbare Aspekte abzugewinnen, besonders dann, wenn sie nahe am Text entlang interpretiert und auf die psychoanalytisch-philosophische Lingo verzichtet. Die *Carmina minora* hingegen werden von diesem Interpretationsaufwand nicht zuletzt wegen ihrer Kürze erdrückt, so dass die Leserin sich fragen muss, ob man Texte nicht auch totinterpretieren kann. Die Gedichte Catulls scheinen dann nur noch Brennstoff zur Entzündung des gleichwohl kenntnisreichen Platon-Freud-Lacan-Feuerwerks zu sein.

Christine Walde

Dorothea Gall: *Ipsius umbra Creusae – Creusa und Helena*. Akademie der Wissenschaften Mainz, Geistes- und sozialwiss. Klasse 1993, Nr. 6. Steiner, Stuttgart 1993. 110 p.

De l'antiquité à nos jours, l'épisode d'Hélène dont la vue attise la colère d'un Enée prêt à la tuer si Vénus ne l'avait rappelé à son devoir de fuite (*Enéide* II, 567–621), tout comme la perte de son épouse Créuse, puis son apparition ambiguë – forme semi-divine ou ombre d'une morte? – ont suscité critiques et doutes sur l'authenticité. D. Gall reprend l'étude de diverses apories. Les nombreux vers inachevés prouvent que Virgile aurait revu son texte. Et les conjectures de se multiplier. Rappel aussi de sources dont le poète s'est librement inspiré: les adieux d'Hector et Andromaque (*Iliade* VI, 407sq.), son propre Orphée (*Géorgiques* IV), l'*Hécube* et les *Troyennes* d'Euripide, les modèles de Quintus de Smyrne etc. Le spectacle des Troyennes prisonnières avec leurs enfants (v. 767 inachevé) devait être développé, en montrant peut-être Enée cherchant parmi elles son épouse. L'auteur propose de déplacer juste après l'épisode d'Hélène (567–588, insérés après 770); ainsi c'est l'ombre de Créuse – et non plus Vénus – qui apaise Enée et lui indique sa mission providentielle (771–789). Hypothèse séduisante qui supprime l'intervention de Vénus (589–621), bizarre dans sa volonté d'innocenter Hélène et Paris, et donne plus d'importance au rôle un peu effacé de Créuse, sans rien changer à ses dernières paroles. Mais cela soulève aussi quelques problèmes.

D. Gall fait preuve d'une érudition solide, cite de nombreux commentateurs en notes, et nous engage à relire une fois de plus le livre II, en admirant l'art subtil avec lequel Virgile libère Enée de sa première union – nécessité pour permettre Didon et Lavinie – et d'un dernier combat inutile, sans le faire manquer à ses devoirs primordiaux de *pietas* envers ses proches et sa patrie. En Créuse enfin, perdue pour Enée, mais lui prédisant un avenir glorieux, s'incarnent les deux thèmes centraux du poème: grandeur future de Rome au prix de dures épreuves.

J.-P. Borle

Seneca: *Medea*. Lateinisch/Deutsch, übersetzt und herausgegeben von Bruno W. Häuptli. Universal-Bibliothek Nr. 8882. Philipp Reclam jun., Stuttgart 1993. 167 S.

Genau zehn Jahre nach seiner reich bestückten Schulausgabe von Senecas *Oedipus* (diese Zeitschrift 42, 1985, 362f.) legt Häuptli nun für die Antikenfreunde von Reclams Universal-Bibliothek und einen breiteren Leserkreis die *Medea* vor. Dass auch der berufsmässige Latinist angesprochen sein soll, zeigen die Textgestaltung, das ausführliche Nachwort sowie das umfängliche Literaturverzeichnis; H. ist mit der Senecaforschung vertraut. Der Text folgt der Ausgabe von C. D. N. Costa (Oxford 1973), doch zeugen die 34 Abweichungen von kritischem Umgang mit der Vorlage. Dies

gilt auch vom knappen Abriss über die Metrik, der freilich den Leser in Unkenntnis lässt, worin L. Strzeleckis klassisch gewordene Studie über Senecas iamb. Trimeter (Krakau 1938) «irreführend» sei (S. 102). H. scheute nicht das Wagnis einer rhythmischen Übersetzung, und diese ist ihm – gesamthaft gesehen – auch gelungen. Neben den unzähligen treffenden Wendungen (z.B. 109. 211. 679) fallen die weniger geglückten Übertragungen kaum ins Gewicht (z.B. 281 «schwatzend», 462 «Dirne» für *paelex*, 666 «verschmorte»); Rhythmuszwang mag für diese Entgleisungen verantwortlich sein. Der knappe, aber reichhaltige Anmerkungsteil erläutert Einzelprobleme und führt den Leser durch das dramatische Geschehen. Eine Zeittafel zu Seneca sowie ein Namenregister runden das gepflegt aufgemachte Bändchen ab. Reclams Römischer Reihe wünscht man neben K. Heldmanns *Oedipus* (²1992) und Häuptlis *Medea* ebenbürtige Bearbeitungen der übrigen Seneca-Tragödien.
M. Billerbeck

Christine Schmitz: Die kosmische Dimension in den Tragödien Senecas. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 39. De Gruyter, Berlin/New York 1993. XII, 250 S.

Diese Studie versteht sich als Gegendarstellung, als Korrektiv zu *Senecan Drama and Stoic Cosmology* (Berkeley/Los Angeles 1989) von Th. Rosenmeyer, welcher – der philosophischen Ausdeutung von Senecas Tragödien zuneigend – in der stoischen Kosmologie den Schlüssel zum Verständnis der Dramen findet. C. Schmitz hingegen spürt in erster Linie den literarischen Motiven nach und versucht aufzuzeigen, inwiefern die kosmische Dimension die dichterische Gestaltungsweise des römischen Tragikers vertieft. Zu diesem Zweck werden im ersten Teil des Buches die einzelnen Tragödien nach kosmischen Motiven durchforstet, so z.B. dem Pestmotiv (*Oedipus*), der Sonnenverfinsterung (*Thyest*), der Befleckung (*Hercules furens*, *Phaedra*, *Oedipus*) sowie der Verkehrung der natürlichen Ordnung. Der zweite kürzere Teil gibt, nun nach Themen und Ausdrucksweisen geordnet, einen Überblick über die wichtigsten Topoi.

Im Vergleich zu R.s ideenreichem Essay nimmt sich die vorliegende Untersuchung als Konglomerat von Einzelbeobachtungen aus, denen trotz des vielversprechenden Buchtitels thematischer Schwung und strukturelles Rückgrat abgeht. Was der Leser an wiederholter Behandlung derselben Stellen und an ungenutzten Argumenten gegen R.s einseitige Interpretation hinnehmen muss, kompensiert dieses Erstlingswerk kaum durch die minutiöse Buchführung im Bereich der einschlägigen Sekundärliteratur, durch die loyale Verteidigung der Textkonstitution, wie sie die Oxfordiana der Seneca-Tragödien bietet (vgl. etwa S. 175–182), und durch das tadellose Äussere der aufwendigen Publikation.
M. Billerbeck

Christine Walde: Hercules labor. Studien zum pseudosenecanischen Hercules Oetaeus. Studien zur klassischen Philologie 64. Peter Lang, Frankfurt/Bern 1992. IV, 322 S.

Nach der Lektüre dieser Tübinger Dissertation ist man versucht, den Haupttitel auf die Leistung der Autorin anzuwenden. Der Arbeitsaufwand ist imposant, das Resultat überzeugt in jeder Hinsicht. Ziel der Untersuchung war, zwischen den übertrieben positiven Bewertungen des Dramas – meist verbunden mit Anerkennung der Echtheit – und dem abschätzigen Urteil in der neuern Forschung einen Ausgleich zu finden. In einem ersten Teil wird zunächst für das ganze Stück und dann für jeden Handlungsteil einzeln die Quellenlage untersucht. Als 'Prätext' kommen unter den überlieferten Werken ausser dem *Hercules furens* nur die Tragödie des Sophokles, der neunte Heroidenbrief Ovids und die Erzählung im neunten Buch der *Metamorphosen* in Frage. Für einzelne Motive und die sprachliche Gestaltung steht dem Anonymus aber die gesamte lateinische Dichtung bis auf seine Zeit zur Verfügung. Als diese nimmt W. das Ende des 1. Jahrhunderts an. Ob der Autor die *Punica* des Silius Italicus benützt hat, bleibt unsicher; aber dass er zum Zeitgenossen gerade dieses Epikers gemacht wird, ist interessant. Er wäre als belesener und durchaus respektabler Dilettant ein Parallelfall zum Epiker.

Im zweiten Teil, 'Interpretationen', wird die Tragödie Szene für Szene unter Aufbietung auch moderner Literaturtheorien durchbesprochen. Es ergibt sich, dass der Autor alles andere als ein Stümper ist. Das ganze Stück ist genau geplant und durch Motiventsprechungen und sprachliche Wiederaufnahmen fest in sich verankert. Im dritten Teil, 'Zum Gehalt des Hercules Oetaeus', wird

bewiesen, dass weder eine philosophische Botschaft noch eine politische Stellungnahme intendiert ist. Der Unterschied zu den echten Senecatragödien springt in die Augen. Das dramatische Tempo fehlt; es gibt kaum einen echten Dialog, nur Monologe, Monodien und Chorlieder. Gelegentlich fällt der Begriff 'opernhaft', und tatsächlich wirkt das Stück wie ein Libretto zu einer Opera seria.

Zu einigen Behauptungen wäre gewiss ein Fragezeichen zu setzen, aber das beeinträchtigt den Gesamteindruck nicht. Bei der Umsetzung in ein 'reproduktionsfähiges Manuskript' (S. I) sind etliche Pannen aufgetreten, die sich offenbar nicht mehr beheben liessen. Josef Delz

Domenico Bo: Le principali problematiche del *Dialogus de oratoribus*. Panorama storico-critica dal 1426 al 1990. Spudasmata 51. Olms, Hildesheim/Zürich/New York 1993. 462 p.

Peu de textes antiques sont, comme le *Dialogue* de Tacite, lestés aussi lourdement de difficiles problèmes. Avec patience et sans craindre d'entrer dans de menus détails, Bo présente un état de la question depuis les premières traces de la réapparition de cet opusculum jusqu'à aujourd'hui. Il aborde les points suivants: conditions de la découverte et du premier sauvetage du *Dial.*; l'auteur; la tradition manuscrite; la date dramatique du *Dial.* et la date de sa rédaction; le problème de la lacune; les interlocuteurs; le style; la structure; motifs pour lesquels il a été écrit. Suivent le texte avec apparat critique de l'opusculum, une bibliographie et trois index (*locorum*, *rerum* et surtout des auteurs modernes cités, qui permet commodément de repérer chaque passage où est présenté et discuté l'apport de chacun de ceux qui se sont occupés de ce texte). Sur l'essentiel, Bo n'a pas changé d'opinion depuis la publication de son édition accompagnée d'un utile commentaire latin de 1974 (*Corpus Paravianum*). L'histoire du texte ne commence pas en 1455 avec le transport du *Hersfeldensis* en Italie, mais en 1425 par sa découverte due à un moine de Hersfeld, qui avait entrepris des recherches à la demande du Pogge. En Italie, il appartint à Enea Silvio Piccolomini (le pape Pie II). Avant qu'il disparût, trois copies furent prises du *Dial.*, qui sont à l'origine des autres mss. conservés, selon Bo les Vat. Lat. 1862 et 1518 (A et D), ainsi que le Vindobonensis 2960 (V), auquel il accorde une grande importance. Il pense que le *Dialogue* est un ouvrage authentique de Tacite, que la date dramatique se situe au 7. 12. 75, et que l'opusculum fut rédigé en 101. Il estime qu'il n'y a pas d'autre grande lacune que celle qui suit 35,5, que celle-ci contenait donc la fin de l'intervention de Messalla, celle de Secundus et le début de celle de Maternus, et qu'elle avait une ampleur équivalant à $\frac{1}{12}$, et non $\frac{1}{4}$ de l'ensemble. Il est en effet convaincu que la note portée par Decembrius sur le ms. A vient du modèle de l'*Hersfeldensis*, écrit en grandes lettres capitales, et dont chaque folio correspondait à une colonne de l'*Hersfeldensis*. Ainsi les 6 folios mentionnés dans la note équivalent à 6 colonnes, ou $1\frac{1}{2}$ folio du *Hersfeldensis*, ce qui concorde avec la note marginale portée par le ms. V. En ce qui concerne la spécificité et le but du *Dial.*, Bo pense que, en rupture avec la tradition du dialogue cicéronien, Tacite s'est efforcé de différencier la manière de parler des interlocuteurs et ainsi de les caractériser. Selon lui, dans le *Dial.*, Tacite prend congé de l'art oratoire et justifie sa «conversion» à l'histoire. Globalement, Bo offre une synthèse utile et défend des positions raisonnables. Il faut espérer que la présentation typographique souvent compacte et peu plaisante à l'œil, ainsi qu'un italien parfois assez complexe, ne nuiront pas à la fortune que cet ouvrage mérite incontestablement. François Paschoud

L. Ampelius: Aide-mémoire (*Liber memorialis*). Texte établi et traduit par Marie-Pierre Arnaud-Lindet. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1993. XXIII, 129 p.

L'abondance des notes fait de cette édition presque un commentaire, du moins pour les faits. On ne ménagera pas les louanges à cette partie du travail, ni à l'introduction très complète, notamment pour les sources. Il faudrait avoir plus de place pour parler de l'édition. Quelques bévues de traduction (e.g. 8,1 *subplodas* 'on creuse par dessous'; 8,4 'on dit' est de trop). On ne peut pas voir en 4,1 *quibus partibus sedeant* etc. une question adressée à Ampélius, mais c'est un titre, avec l'interrogative indirecte habituelle, et 8,1 *miracula quae in terris sunt* n'est pas non plus une question, mais un titre comme 19,1 *Romani qui in toga fuerunt illustres*, dont l'a. fait cette fois, et avec raison, un énoncé affirmatif. Par ailleurs, y a-t-il vraiment des questions, ou de l'élève en 21,1 *qui spolia opima rettulerunt* etc., ou d'Ampélius en 23,1 etc.? Il y a certes quelques questions indubitables (24,1 *quot*

...), mais comment et pourquoi distinguer entre celles du maître et celles de l'élève (p. VIII), et ne faut-il pas penser en général à des énoncés affirmatifs? C'est aussi une illusion que d'y voir un procédé qui anime cet Aide-mémoire, qui reste monotone et sans intelligence. On ne voit pas non plus l'intérêt qu'il y a à identifier Ampélius et Macrinus, le destinataire: cela aurait un sens si notre compréhension du texte y gagnait, mais dans ce cas, c'est le texte qui, au plus, suggère une identification, laquelle ne peut alors rien apporter de substantiel en retour. Enfin, «un adolescent ... vif et curieux» (p. XXI) paraphrase le prologue *volenti tibi omnia nosse*: ce n'est pas de l'histoire.

François Spaltenstein

Paola Rivolta Tiberghia: Commento storico al libro V dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco. Introduzione, commento storico, testo, traduzione, indici. Biblioteca di studi antichi 67. Giardini, Pisa 1992. 298 p.

Voici un nouveau volume de la série dirigée par L. Cracco Ruggini, après les livres 4 (A. Marcone, 1987), 6 (A. Marcone, 1983), 9 (S. Roda, 1981) et les *Relationes* (D. Vera, 1981). Venant après le volume de J.-P. Callu dans la CUF qui contient les livres 3–5 (1982), dont il reprend le texte sans l'apparat critique, cet ouvrage intéressera surtout le public international par son commentaire. Le livre 5 rassemble 98 lettres, datant dans leur grande majorité des années 392–402, les dix dernières de la vie de l'orateur, et adressées surtout à des personnes de second plan (12 en tout), sauf Mallius Theodorus. L'introduction (p. 21–81) aborde les points suivants: la chronologie des lettres, le problème des ambassades, les personnages apparaissant dans le l. 5, Symmaque et les relations entre l'Occident et l'Orient. Comme dans les volumes précédents, ces considérations générales ne sont pas entièrement ajustées avec les *Lettres* qui suivent, les livres ne formant pas des ensembles homogènes. Le copieux commentaire (p. 89–209) éclaire comme il se doit tout ce qui concerne la prosopographie, la chronologie, le contexte historique et les *realia*. En outre, malgré la précision 'commento storico' contenue dans le titre, on y trouve des remarques sur les lieux communs, l'enchaînement des idées, les stratégies épistolaires, le vocabulaire et la syntaxe. L'ouvrage de G. Haverling (*Studies on Symmachus' Language and Style*, Göteborg 1988) notamment est cité et utilisé. Cet élargissement de l'horizon est le bienvenu. Il serait sans doute judicieux que les volumes suivants de la série, quitte à abréger l'introduction, aillent encore plus loin dans cette direction – le livre de Ph. Bruggisser (*Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire*, Fribourg 1993), sorti trop tard pour que l'a. puisse l'utiliser, ouvrant l'accès à d'autres registres encore, de nature à enrichir la polyphonie de futurs commentaires à Symmaque.

François Paschoud

Venance Fortunat: Poèmes. Tome I. Livres I–IV. Texte établi et traduit par *Marc Reydellet*. Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1994. XCV, 207 p.

Vénantius introduit le latiniste classique dans un monde inconnu: on a beau avoir quelque idée des Mérovingiens, il faut bien avouer qu'on ne s'y frotte guère, ni à de tels auteurs. Grâce à l'abondance et à l'ampleur de ses notes, cette édition permettra assurément au lecteur non averti de se retrouver dans ce monde nouveau, que ce soit pour l'histoire et l'histoire de l'Eglise, pour l'hagiographie, pour la géographie aussi, car Vénantius a voyagé. Ces notes sont bien documentées, avec de la bibliographie, et l'on admire cette érudition (peut-être les spécialistes y trouveraient-ils à l'occasion à redire, mais nous présentons ici l'impression du latiniste classique, ignorant dans ces domaines: c'est à lui aussi que s'adresse en général la CUF). Une remarque: l'a. s'intéresse visiblement plus à l'histoire, au sens large, qu'à la littérature, et les pages consacrées aux qualités littéraires de Vénantius sont plus faibles, avec des généralités sur son caractère comme homme, ou en arguant de sa qualité de témoin, ce qui n'a rien à faire avec une qualité littéraire, ou encore avec des remarques plus techniques sur les césures ou la répartition des pieds, qui ne touchent pas vraiment à une réflexion de nature littéraire. D'autre part, on hésite à suivre l'a. dans son jugement positif sur Vénantius, alors que cette poésie présente à première vue quelque chose d'un travestissement. Mais il est vrai qu'il faudrait se familiariser plus avec ce poète, et cette édition semble fournir tout ce qu'il faut pour cela.

François Spaltenstein

William E. Klingshirn: Caesarius of Arles. The Making of a Christian Community in Late Antique Gaul. Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, Fourth Series 22. Cambridge University Press, Cambridge 1993. XXI, 317 S.

Caesarius war einer der bedeutendsten Kirchenpolitiker und Bischöfe (von 502–542 in Arles) des südlichen Gallien, wo sich Goten und Franken um das Erbe der Römer stritten. Der Verf. legt hier eine gut dokumentierte historische Darstellung vor: einerseits eine detaillierte Biographie, andererseits eine lebendige Schilderung des sozialen und politischen Umfelds. Wichtig ist die frühe Gründung eines Frauenklosters, das zuerst unter der Leitung der Schwester Caesaria stand; für diesen Kreis verfasste der Bischof eine *regula virginum*, die auch für später Vorbild wurde. Theologisch nimmt Caes. Arel. eine Mittelstellung ein zwischen Semipelagianismus (Ausbildung als Mönch in Lérins) und Augustinismus (der Nordafrikaner Pomerius war sein Lehrer). Die ca. 240 erhaltenen Predigten sind meist Bearbeitungen älterer Vorlagen, besonders Augustins: wie weit können sie da noch als verlässliche Quellen zur Zeitgeschichte gelten?! Auf diese Sermones, nun ihrerseits (besonders in karolingischer Zeit) ausgebeutet, nimmt K. relativ selten direkt Bezug (Zitate werden meist übersetzt). Das Schwergewicht des Buches liegt auf dem Wirken, nicht auf dem Wort dieses Kirchenmannes – die Basis ist jetzt gelegt für ein vertieftes Studium der *Caesarius-Texte*. – Bibliographie und Index sind reichhaltig.

Heinrich Marti

Marie-Françoise Baslez, Philippe Hoffmann, Laurent Pernot (éds.): L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à St-Augustin. Actes du 2^e colloque de l'Equipe de recherche sur l'hellénisme postclassique, Paris 14–16 juin 1990. Presses de l'Ecole Normale supérieure, Paris 1993. 334 p.

L'ouvrage pourrait s'intituler: Des éléments autobiographiques à la confession totale. Loin en effet de s'en tenir à la définition globale de M. Lejeune, on s'attache ici souvent à des notes personnelles disséminées (poésie lyrique archaïque). Puis vient l'apologie du citoyen modèle qu'on a été: *Lettre VII* de Platon, *Discours sur la couronne* ... Idem dans les inscriptions hellénistiques ou chez les miraculés d'Epidaure. Chez César les souvenirs se dissimulent sous l'apparence d'une histoire objective. Les *Res gestae* d'Auguste sont un *cursus honorum* à valeur électorale – avec des héritages césariens, cicéroniens et hellénistiques. Dans la vie d'Apollonios de Tyane, beaucoup d'éléments permettent de composer le portrait de l'auteur à son travail: Philostrate. Le roman antique (et moderne!) se rapproche souvent de l'autobiographie, par ex. Cnémon chez Héliodore. Avec les poèmes de Grégoire de Naziance et les *Confessions* de St-Augustin le «moi» se dévoile tout en se dépassant. Dans les *Discours sacrés* d'Aelius Aristide, le récit de ses maladies et des cures rejoint une expérience existentielle. Enfin Libanios (*Discours I*) offre le parcours quasi complet de sa vie et souligne son unité littéraire et morale.

C'est dire la richesse – et j'ai négligé Ovide, Fl. Josèphe, Lucien, Justin – et la variété de cette mosaïque d'éléments personnels glanés sur 10 siècles, grâce à 26 contributions d'auteurs différents.

J.-P. Borle

G. Arrighetti, F. Montanari (éds.): La componente autobiografica nella poesia greca e latina fra realtà e artificio letterario. Atti del Convegno, Pisa, 16–17 maggio 1991. Giardini, Pisa 1993. 336 p.

On ne saurait mentionner, sans alourdir un compte-rendu restreint, les nombreuses contributions consacrées au cours de ces vingt dernières années à la nature et au rôle du *je* dans la poésie archaïque grecque. On sait que cette forme pronomiale constitue, sur le plan linguistique, l'un des éléments essentiels de ce qu'E. Benveniste a appelé «l'appareil formel de l'énonciation». On a désormais compris que les différentes formes de la première personne ne sauraient renvoyer directement à l'auteur du texte où elles apparaissent; si elles manifestent une forme de subjectivité, celle-ci n'est, dans un premier temps au moins, que d'ordre discursif. Elargir le propos à toute la poésie antique était nécessaire, mais faire apparaître dans l'intitulé d'un colloque et de l'ouvrage collectif qui en est issu la notion de «composante autobiographique» peut prêter à confusion. Ceci à plus forte raison qu'en particulier dans la poésie mélique grecque, les formes du *je* renvoient souvent au groupe choral qui chante le poème. L'idée d'«artifice littéraire» vient néanmoins limiter les dangers que par ailleurs n'a su éviter aucun des biographes antiques, si prompts à doter chaque poète classique d'une

vie reconstruite sur des énoncés récités ou chantés par d'autres. Les œuvres choisies par les contributeurs à ce très riche volume qui abordent notamment celles d'Hésiode, de Parménide, de Théocrite, d'Hérondas, de Grégoire de Naziance, de Catulle, d'Ovide ou de Pétrone sans oublier les épigrammes permettent de soumettre à l'examen différents cas de figure à travers différents genres. Au-delà de cette variété une constatation s'impose: les aspects «autobiographiques» de la poésie antique ne correspondent en général qu'à des constructions littéraires. Mais on oublie trop souvent que, tout en relevant de l'artifice, ces masques renvoient indirectement à une fonction pratique du texte de poésie.

Claude Calame

Bernhard Zimmermann: Dithyrambos. Geschichte einer Gattung. Hypomnemata 98. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1992. 161 p.

Lutz Käppel: Paian. Studien zur Geschichte einer Gattung. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 37. De Gruyter, Berlin/New York 1992. XXVI, 428 p.

Notamment grâce aux publications récentes de textes papyrologiques, les problèmes posés par la poésie archaïque dite «lyrique» se sont diversifiés à tel point que chacun des genres principaux en lesquels elle se réalise mérite pleinement sa monographie. Le dithyrambe et le péan sont désormais bien servis et la parution presque contemporaine des études que leur consacrent Z. et K. respectivement est d'autant plus heureuse que F. Nietzsche n'a pas été le premier à s'intéresser aux recoupements entre un genre en principe consacré à Dionysos et une forme qui passe pour être adressée à Apollon.

D'emblée, Z. met en exergue les aspects politiques, religieux et éducatifs que présente le dithyrambe dans l'Athènes du V^e siècle. De plus, un parcours rapide à travers les modifications musicales auxquelles cette forme est soumise dès cette époque permet de retracer brièvement les étapes de sa réception. Préalables essentiels avant de s'engager dans l'itinéraire historique proposé par l'a.: Archiloque, poètes et tyrans, Pindare et Bacchylide, et les innovations musicales qui marquent le nouveau dithyrambe. L'ouvrage offre non seulement une mise au point bien documentée sur les différentes phases de développement d'une forme poétique qui acquiert peu à peu un caractère plus spécifiquement littéraire (au sens propre du terme), mais aussi un commentaire des principaux poèmes représentant pour nous le genre. Ce commentaire synthétique réserve à son utilisateur d'heureuses surprises telles la comparaison de l'échange entre le chœur et Egée dans le *Dithyrambe* 18 de Bacchylide avec des passages des tragédies contemporaines (p. 96s.) ou l'analyse métrique des compositions du même poète en relation avec leur structure sémantique (p. 106ss.). On s'étonnera peut-être simplement, en refermant cet ouvrage fort utile, qu'un érudit sensible au «Sitz im Leben» des poèmes analysés (p. 17) ne se soit pas interrogé sur la relation des choreutes avec le dieu au moment où ils exécutent un chant qui doit être conçu comme un acte de culte.

«L'insertion dans la vie», c'est exactement la préoccupation qui fonde la recherche conduite parallèlement par K. sur le péan (p. 19). A quelques différences près, néanmoins: d'une part, plus fouillée, l'analyse de K. est aussi contrastive, ce qui conduit par exemple l'a. à inclure dans son corpus le *Dithyrambe* 17 de Bacchylide; d'autre part, plus extensive, l'interprétation inclut également les chants de culte tel le passionnant *Péan d'Erythrées* en ses différentes exécutions et versions ou le *Péan* composé en 339 av. J.-C. par Philodamos à l'intention du Dionysos de Delphes. Par l'attention portée aux circonstances d'exécution du péan dans ses différentes formes, le champ embrassé est si vaste que l'interprétation de détail doit se limiter à des poèmes choisis. Ainsi, après un examen des différentes définitions modernes puis antiques du péan, après avoir dressé une liste (impressionnante) des nombreuses occasions où l'on chantait un péan, après en avoir énuméré les marques formelles d'ordre structural aussi bien que rythmique, K. concentre son attention sur quatre poèmes assumant dans cette tradition poétique une position essentielle: aux trois compositions énumérées s'ajoute le *Péan* 4 de Pindare. L'explication met en valeur aussi bien les relations nombreuses que l'exécutant peut établir avec la divinité, que les éléments linguistiques permettant d'adapter un texte comme le *Péan d'Erythrées* à de nouvelles conditions d'énonciation. La recherche est donc exemplaire quant à l'exploitation anthropologique de textes philologiquement bien établis. Ce n'est pas son dernier mérite que de fournir en appendice aussi bien le texte de tous les

testimonia sur le péan et sur ses modes d'exécution que l'édition critique de tous les textes de péan à nous être parvenus, qu'ils soient littéraires ou épigraphiques. La dernière partie de ce catalogue nous rappelle que les actions tragiques ou comiques peuvent aussi impliquer l'exécution d'un péan. A travers la représentation mimétique, la forme du chant cultuel subit des distorsions qui auraient mérité un éclairage spécifique (pour une étude préalable à ce sujet, voir I. Rutherford, *QUCC* 73, 1993, 77–92).

Travail d'habilitation dans le premier cas, travail de doctorat dans le second, tous deux prouvent que l'interprétation philologique germanophone est désormais attentive à la dimension pragmatique des textes grecs, même les plus «fictionnels».

Claude Calame

C. M. J. Sicking: *Griechische Verslehre*. Handbuch der Altertumswissenschaft II 4. Beck, München 1993. 246 p.

Édité en tant que volume du *Handbuch der Altertumswissenschaft*, le manuel de la métrique grecque élaboré par S. est fondé sur une conception entièrement analytique des rythmes de la poésie hellène. A la suite de P. Maas et de A. M. Dale, S. entend faire table rase quant aux théories des Anciens pour présenter de toutes les périodes rythmiques utilisées par les poètes grecs une analyse systématique et homogène. Les différents rythmes fondant la poésie grecque sont donc uniformément réduits à des séquences de deux unités de base: – ◡ – (designé par «s») et – ◡◡ – (designé par «d»). On s'aperçoit d'emblée qu'en radicalisant la tendance analytique de la conception métrique des Alexandrins, on aboutit à la définition d'«unités métriques» tout à fait détachées de la relation entre rythme de l'émission vocale et rythme chorégraphique telle que les Anciens la concevaient à travers l'idée du «pied» (πούς, Aristoph. *Ran.* 1323) ou du «pas» (βάσις, Aristoph. *Thesm.* 968, Plat. *Resp.* 399e, etc.). Et l'on saisira mieux encore le caractère arhythmique d'une telle conception en lisant que le critère de reconnaissance des unités de base (éventuellement réitérées) est cette création moderne monstrueuse qu'est, par son caractère amusical, l'*anceps interpositum*.

Pour ne prendre que cet exemple, réduire la strophe alcaïque au schéma 'xsxdsllxsxdsllxsxdsdd' ne rend compte ni de la structure rythmique de la poésie lesbienne, ni de ses modes d'exécution. On ne s'étonnera pas dès lors que soient écartées de quelques coups de plume les théories métriques englobantes de G. Nagy (*Pindar's Homer*, Baltimore/London 1990), de B. Gentili (la *Metrica greca arcaica*, Messina/Firenze 1950, n'est même pas mentionnée) ou de Th. Cole (*Epiploke*, Cambridge, Mass./London 1988), développées respectivement dans une perspective indo-européenne et génétique, sur la base des rythmes distingués par les Anciens ou dans le respect de la composante poétique et chorégraphique de l'art des Muses grec. Même si la thèse extrême défendue par S. mérite toute notre attention, il s'agit d'un volume à ne point placer sous des yeux non avertis.

Claude Calame

Nouvelle histoire de la littérature latine éditée par Reinhart Herzog et Peter Lebrecht Schmidt. Vol. V: **Restauration et renouveau**. Edition française sous la direction de Gérard Nauroy. Brepols, Turnhout 1993. XXXI, 614 p.

Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai déjà écrit dans mon compte rendu détaillé de l'édition originale allemande, parue en 1989 (*Gnomon* 63, 1991, 205–213). Voici, quatre ans et demi après celle-ci, l'édition française, publiant le texte original des trois collaborateurs francophones (J. Doignon, J. Fontaine et G. Madec) et une traduction française des contributions des douze autres, germanophones. A part une *Préface générale à l'édition française* due à J. Fontaine (p. XVII–XVIII) et la mise à jour des bibliographies enregistrant les publications de trois années (non précisées), le volume français est en principe conforme au volume allemand. Les traductions me semblent très fidèles. Ainsi le développement indigeste du § 532.3 Bibl. 3 est scrupuleusement repris, avec ses quelque quarante renvois bibliographiques, sinon que l'unique et interminable train marchandises allemand a été coupé en deux (la résistance des attelages ne permettant pas en français des rames aussi longues). Il en va de même pour certaines coquilles, ainsi, p. 379, *testimonium* biographique 2 de Iuvenius, *genere* pour *generis*. L'essentiel des spécificités techniques subsiste, intouché, même pour certains excès gênants. Pour les textes juridiques, des renvois au *Recueil* de Girard ont été

ajoutés (sous la forme un peu sibylline TdDR, sans que soit mentionné le nom de Girard), mais les utilisateurs italiens chercheront encore en vain les renvois au recueil FIRA. Sur certaines pages apparaissent, le plus souvent après des tirets, des points gras à mi-hauteur non expliqués dans la liste des signes et du reste absents ailleurs dans des contextes identiques (cf. par ex. p. 134, 135, 173). Ces défauts mineurs, et quelques autres, n'empêcheront pas les lecteurs francophones d'apprécier la possibilité d'avoir désormais à leur disposition dans leur langue toutes les richesses proposées par cet excellent manuel. Espérons que l'éditeur y trouvera aussi son compte, et puissions dans ce nouveau volume la patience d'attendre la suite de la série allemande: selon un prospectus diffusé en été 1989, le dernier des huit volumes prévus aurait dû paraître au printemps 1993. Au printemps 1994, aucun des sept volumes encore à paraître n'est sorti de presse! François Paschoud

Pierre-Jacques Dehon: *Hiems latina. Etudes sur l'hiver dans la poésie latine, des origines à l'époque de Néron*. Collection Latomus 219. Bruxelles 1993. 384 p.

Sept poètes – Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Manilius, Sénèque et Lucain – ont droit à un examen précis et détaillé de leurs mentions de l'hiver. L'épilogue complète, en parcourant toute la poésie latine jusqu'à Perse, et explique le choix des grands chapitres. Pour les agronomes et les poètes, *hiems* va du début de novembre au début de février, sans oublier les régions réelles ou fictives à hiver permanent. Fort peu de place chez les Comiques, peu important dans l'épopée à part le séjour d'Enée à Carthage; Lucain fait exception (Rubicon, traversée du désert par Caton etc.), toujours excessif. Peu cité chez les élégiaques, sauf dans la poésie pontique d'Ovide, où la rigueur de l'exil se mue en froid climatique. Horace accueille souvent l'hiver dans les *Odes* et les *Epodes*, mais il apparaît surtout dans les poèmes didactiques: Lucrèce, les *Géorgiques*, le début des *Fastes* d'Ovide, Manilius. Il joue son rôle dans le cycle des saisons en prenant part aux interprétations symboliques diverses: destruction-renaissance, mort d'où *carpe diem*, *ordo mundi*; antithèse de l'été, il offre le froid, les intempéries, la brièveté des jours, l'inaction relative (navigation, armée, agriculture), favorise pourtant la cueillette et la chasse. *Hiems* est «*tristis*», mais permet les joies conviviales au coin du feu. Peu à peu s'épanouit le symbolisme: vieillesse, barbarie, stérilité physique ou littéraire. Tout au long du livre, l'auteur précise les termes employés, les allusions, les influences, les *leitmotive*, interprète les passages discutés. Ample bibliographie mise à contribution dans les notes, *index locorum* très complet. Malgré des répétitions – car les variations sur le thème restent limitées à des nuances – l'œuvre est solide et souvent exhaustive. J.-P. Borle

Yves Duhoux: *Le verbe grec ancien. Eléments de morphologie et de syntaxe historiques*. Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 61. Peeters, Louvain-La-Neuve 1992. 549 S.

Die umfangreiche Arbeit hat zehn Abschnitte: Généralités (21ff.), Voix et diathèse (100ff.), Les nombres (126ff.), Les personnes (133ff.), Aspects, temporalité et temps (136ff.), Les modes (169ff.; Infinitiv und Partizip sind hier eingereiht!), Les temps (308ff.), Les désinences personnelles (463ff.), Données statistiques (497ff.), Aperçu bibliographique (516ff.). Indizes runden das Werk ab. Praktisch jedes Kapitel enthält einen kürzeren morphologischen und einen längeren syntaktischen Teil. Inhaltliches wird anhand von 456 Textausschnitten aus klassischer, archaischer und mykenischer Zeit illustriert. Eine Übersetzung liegt immer bei. Schriftgröße und Zeilenabstände sind grosszügig bemessen und tragen das ihre zum Umfang bei.

Der Autor schreibt packend und flüssig. Er stellt das klassisch-attische, uns aus der Schule vertraute altgriechische Verbalsystem in einer vorwiegend synchronen Schau vor. Wo nötig, folgen Ausblicke rückwärts bis zur indogermanischen Grundsprache und vorwärts bis zu Koine und Neugriechisch. Ein Vorbehalt: Bei den *-Formen sind die gebotenen Informationen nicht immer adäquat und kohärent. Michael Meier-Brügger

Sergio Daris: *Il lessico latino nel greco d'Egitto*. 2ª edizione. Estudis de Papirologia i Filologia bíblica 2. Institut de Teologia Fundamental, Seminari de Papirologia, Barcelona 1991. 117 S.

Die 1. Auflage datiert von 1971. Seitdem ist einiges Material dazugekommen. Der Autor hat die Aufnahme der 2. Auflage in die neue Barceloner Reihe genutzt. Er kann ein aktualisiertes Lexikon vorlegen. Voran stehen eine Abkürzungsliste (9–16) und eine kleine Liste mit phonetischen und

morphologischen Hinweisen zur Wiedergabe von lateinischem Wortgut, wie es in den griechischen Papyri Ägyptens in Verwendung war (19–21). Danach folgt das eigentliche Lexikon in alphabetischer Reihenfolge: ἀβάκτις ὁ *ab actis*, ἀβόλλης ὁ *abolla*, ἄβρεβις ὁ *a brevibus*, ἀβστινατίων ἡ *abstentio*, ἀγραρεύω (*agraria*) usw. Das Namenmaterial wird nicht berücksichtigt. Die Belegstellen sind chronologisch nach den nachchristlichen Jahrhunderten I–VIII angeordnet.

Die vom Lexikon angesprochene Problematik verdient zweifelsohne Beachtung: Einblicke über mehrere Jahrhunderte in den Bereich der lateinischen Fremdwörter im nachchristlichen Griechisch Ägyptens und Informationen zur damaligen Nebenüberlieferung des Lateins in griechischem Munde. Mehr als eine nüchterne Belegstellensammlung will aber nicht gegeben werden. Und so braucht der Benutzer für jede Abstützung seiner Beobachtungen weitere Nachforschungen.

Michael Meier-Brügger

Frédérique Biville: Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique. Tome 1: Introduction et consonantisme. Bibliothèque de l'Information grammaticale 19. Peeters, Louvain/Paris 1990. 399 S.

Die Autorin legt hier den ersten Teil eines umfassenden Werkes über die griechischen Lehn- und Fremdwörter im Latein im allgemeinen und über deren lautlichen Erscheinungen im besonderen vor. Die gewichtige Arbeit lag 1983 als Pariser Thèse an der Université Paris IV (Sorbonne) vor. Einzelne Aspekte hat die Autorin in verschiedenen Aufsätzen bereits publik gemacht, zuletzt: «Les interférences entre les lexiques grec et latin», in: *La langue et les textes en grec ancien*, Colloque P. Chantraine 1989, hrsg. von F. Létoublon (Amsterdam 1992) 227–240. Der 1990 erschienene Band 1 bringt nun eine Einleitung (19–56: Préliminaires à une étude phonétique des emprunts du latin au grec; darin 21–33 Les rapports gréco-latins) und behandelt die Problematik, die die Konsonanten stellen. Verdankenswerter Weise finden sich 369–392 nicht nur Sach-, Stellen- und Wortindizes, 8–9 gibt auch eine Inhaltsübersicht über den noch ausstehenden Band 2: Er wird die Problematik der Vokale behandeln und eine Schlussbeurteilung liefern (Conclusion, Les apports d'une étude phonétique des emprunts du latin au grec).

Die Arbeit eignet sich nicht nur als Nachschlagewerk, auch eine kursorische Lektüre macht Spass. Einzige Kritik, die man der erfreulichen Arbeit machen kann: Wo gute Kenntnis *in graecis* gefragt ist, sind die gebotenen Informationen nicht immer auf der Höhe der Zeit.

Michael Meier-Brügger

Suzanne Saïd: Approches de la mythologie grecque. Collection 128. Nathan, Paris 1993. 128 p.

Destiné aux étudiants du premier cycle universitaire, ce petit ouvrage offre une synthèse claire et utile, à la fois de la matière et des approches. Il s'ouvre sur un essai de typologie, visant «à définir les différentes catégories de récits mythiques, à en dégager la structure et à l'illustrer par quelques exemples» (récits d'origine, geste des Olympiens, geste des héros). Ce préambule un peu scolaire est heureusement suivi d'une excellente analyse des modes littéraires d'énonciation du mythe, celui-ci n'existant pas en fait (pour nous, lecteurs de la Grèce ancienne) indépendamment de ses écritures. Précédées d'un court chapitre sur les exégèses grecques, les interprétations des modernes, de Christian Gottlob Heyne à Jan Bremmer, font l'objet d'une présentation remarquablement synthétique. On y trouve presque tout l'essentiel, judicieusement mis en place même si parfois, et en particulier en ce qui concerne certains «structuralistes», cette cartographie de la recherche s'avère un peu réductrice. On pourra regretter l'absence d'une réflexion sur les données iconographiques. S. Saïd avoue, au terme de son parcours, sa préférence pour une approche éclectique, un «bricolage méthodologique» justifié par le sentiment «que le mythe lui-même n'a qu'une unité artificielle».

Philippe Borgeaud

Louise Bruit Zaidman und Pauline Schmitt Pantel: Religion in the Ancient Greek City. Translated by Paul Cartledge. Cambridge University Press, Cambridge 1992. XX, 278 S., 23 Abb.

So ungewöhnlich es für diese Zeitschrift ist, eine Übersetzung anzuzeigen, so gerechtfertigt ist es hier: die französische Originalausgabe (*La religion grecque*, Paris 1989) war hier unbeachtet geblieben.

ben, und der Übersetzer, selber ein Spezialist, leistete soviel Eigenes (von einer umfangreichen Einleitung angefangen), dass auch die Autorinnen das Werk «also as his book» bezeichnen können. – Die französische Ausgabe hatte es sich als Ziel gesetzt, insbesondere französischen Studierenden eine Einführung in die griechische Religion zur Verfügung zu stellen; es resultierte eine Synthese, die sehr deutlich der Arbeit von Vernant und seinem «Centre Louis Gernet» verpflichtet ist; neben ihm, Pierre Vidal-Naquet, Georges Dumézil und Jean Rudhardt werden kaum Fachkollegen zitiert. Die Autorinnen stellen die griechische Religion im Höhepunkt der Poliskultur dar, mit gelegentlichen Rückgriffen auf Homer und Hesiod; im Zentrum stehen die Riten, erst im zweiten Teil werden Mythen und Bilder behandelt; aufregend neu ist nichts, doch schätzt man die Zusammenfassung. Cartledge hat in seiner Übersetzung das allzu auf Frankreich Fixierte weggelassen, und er hat vor allem eine umfangreiche Bibliographie zum Thema erarbeitet (wie sie leider in der unterdessen bei Beck erschienenen deutschen Ausgabe fehlt): von daher ist die englische Ausgabe die, die man den Studierenden am ehesten empfehlen sollte.

Fritz Graf

Fritz Graf: La magie dans l'antiquité gréco-romaine. Idéologie et pratique. Collection Histoire 28. Belles Lettres, Paris 1994. 322 S.

Das Interesse an der Magie hat in den letzten Jahrzehnten einen gewaltigen Aufschwung genommen. In kaum mehr überblickbarer Verstreuung werden laufend neue Zeugnisse aus der antiken Zauberverlehre und -praxis sowie Sammlungen und Auswahlen verschiedenartiger auf die Zauberei bezüglicher Textsorten publiziert, und neue Theorien zu ihrer Erklärung treten einander im Wettstreit der Schulen und ihrer Ideologien entgegen. In den sieben Kapiteln dieser klar aufgebauten, dicht und konzentriert informierenden und dazu sehr angenehm lesbaren «introduction générale au vaste sujet que constitue la magie antique», die aus einer Reihe von Seminaren an der Ecole Pratique des Hautes Etudes hervorgegangen ist, bietet der Verf. zugleich einen sehr nützlichen Überblick über den heutigen Stand der Dokumentation und der Forschung und eine luzide Darstellung zentraler Aspekte der Magie im griechischen und im römischen Bereich von ihren frühesten Bezeugungen bis zum Ende der Kaiserzeit: Wie sie von aussen gesehen wird und im allgemeinen Bewusstsein lebt, und wie sie sich selber versteht und ausdrückt in Riten und Formeln, in Sprechen, Schreiben und Handeln. Methodisch klar und wohltuend unpolemisch führt er den Leser auch an die teils alten, teils neuen Probleme der Deutung von Magie heran, für deren Erklärung die überlieferte Dokumentation und die Selbstdarstellung der Betroffenen nicht ausreicht und durch ethnologische und religionshistorische Analogien und theoretische Konstruktionen ergänzt werden muss. Da wird natürlicherweise einiges umstritten bleiben. Doch neue Fragestellungen eröffnen Perspektiven zu neuer Beobachtung, die zu überzeugenden neuen Deutungen führen. Dazu gehört eine Fülle faszinierender neuer Interpretationen, namentlich auch aus dem Bereich der Darstellung der Magie und magischer Riten in der Literatur, die jeweils konfrontiert werden mit den erhaltenen Zeugnissen der Zauberverpraxis, für beiden Seiten gleicherweise erhellend. Von unmittelbarem praktischem Wert ist die umfassende und präzise Herausarbeitung der griechischen und lateinischen Terminologie, ihrer Bedeutung im Zusammenhang und ihres Bedeutungswandels in entscheidenden Etappen neuer Orientierung an philosophischen und dogmatischen Begründungen der Vorstellungen vom Kosmos und der in ihm waltenden Mächte, die der Zauberer sich dienstbar macht zum eigenen Schutz und Vorteil und zur Abwehr und zum Schaden anderer. Philologen, Philosophen, Patristiker, Religions- und Sozialhistoriker könn(t)en da überraschende Entdeckungen finden. Unverständlich ist nur, dass ein so reich mit Informationen und Interpretationen gespicktes Buch durch keine brauchbaren Indices zum Gebrauch erschlossen wird.

Th. Gelzer

Christiane Zimmermann: Der Antigone-Mythos in der antiken Literatur und Kunst. Classica Monacensia 5. Narr, Tübingen 1993. XI, 379 S.

In der vorliegenden Untersuchung steht für einmal nicht Oidipus, an dem so viele verschiedene Theorien zum Mythos exemplifiziert wurden, im Zentrum, sondern Antigone.

Die Verf. gliedert ihre Arbeit in drei Teile: In einem 1. Teil setzt sie sich mit dem Phänomen Mythos auseinander, beleuchtet antike und moderne Zugangsweisen und entwickelt den von ihr

gewählten Weg, das Herausarbeiten eines sogenannten Grundmythos (= GM; S. 27, 52), worunter sie diejenige Tat- und Handlungsstruktur versteht, die einen Mythos konstant durch die Geschichte begleitet. Im 2. Teil wird dieser GM anhand einer chronologisch aufgebauten Analyse der schriftlichen und bildlichen Quellen erarbeitet. Am meisten Raum nimmt dabei das 5. Jh. ein, in dem, wie die Verf. zeigt, Sophokles *Antigone* im gleichnamigen Stück erstmals zum Zentrum eines eigenen Mythos macht (den Schluss von A. Sept. mit dem Auftritt der *Antigone* hält die Verf. für unecht). Die Bestattungstat erweist sich dabei als wichtigstes Element. Die Gattungsbedingtheit einiger Motive wird gut dokumentiert, hingegen ist nicht immer nachvollziehbar, wieso einigen späten Autoren bzw. Scholiasten bezüglich Motiven aus der frühesten Zeit der Überlieferung Autorität zugesprochen wird (z.B. S. 67f.). Zusammenfassungen schliessen die einzelnen Kapitel ab. Im 3. Teil wird der GM der *Antigone* zusammengestellt und interpretiert, wobei es v.a. im 1. und in den drei letzten Kapiteln zu einigen Wiederholungen von Resultaten des 2. Teils kommt. Die vier Komponenten des GM sind: 1. *Antigones* Verwicklung in eine Kontroverse um die Bestattung eines Familienangehörigen im Zusammenhang mit dem Kampf um Theben, 2. Die Konfrontation ihres Standpunktes in dieser Frage mit demjenigen der Staatsmacht, 3. *Antigone* tritt durch ihre Haltung für den religiös-ethischen Bereich ein, 4. *Antigone* verkörpert die positive Beziehung zwischen Mann und Frau in der Familie (φιλία) und, ab Euripides, in der Ehe (ἔρως). Die Verf. beschäftigt sich in diesem Teil auch speziell mit der gesellschaftlichen Bedeutung der Bestattung und Trauer in der griechischen Welt und zeigt, dass z.B. die Reglementierung der privaten Begräbnisfeierlichkeiten im 5. Jh. nicht nur eine unter demokratischen Gesichtspunkten erwünschte Einschränkung der Selbstdarstellung der Familien bedeutete, sondern v.a. den chaotischen Bereich der Klage, den die Frauen innehatten, beschnitt. Daraus wie die Verf. eine Kritik des Sophokles an diesen Gesetzen ablesen zu wollen scheint zu gewagt; der richtig festgestellte Spannungsaspekt Frau–Polis liesse sich jedoch um eine Facette erweitern, um den Gesichtspunkt, dass *Antigone* als *junge* Frau so handelt. In einem Schlusswort werden die Ergebnisse nochmals wiederholt, ein Index locorum und ein Bildteil schliessen die Arbeit ab.

Abgesehen von wenigen Ungenauigkeiten ist dies eine sehr klare und gut zu benützende Darstellung eines Mythos, der, wie die Verf. schreibt, auch heute noch sein Potential entfalten kann.

Ruth E. Harder

Paul Dräger: Argo Pasimelousa. Der Argonautenmythos in der griechischen und römischen Literatur.

Teil I. Palingenesia 43. Steiner, Stuttgart 1993. X, 400 S.

Dieser Band ist der erste einer umfangreichen Studie zur Argonautensage. Dem Untertitel «Theos Aitios» entsprechend behandelt er nach den veranlassenden Gottheiten geordnet vier Versionen des Mythos: (1) die vorhomerische (Hera), (2) Pindars vierte Pythie (Apollon), (3) Apollonios Rhodios (Zeus) sowie (4) Valerius Flaccus (Iuppiter). Einleitend drückt der Verf. seine Unzufriedenheit mit der bisherigen Forschung aus (S. 1–6) und bietet – ohne weitere Begründung – sein Gliederungsprinzip als Schlüssel zum Gesamtverständnis an (S. 6–11); ein zweiter Band, «Argonautika und Odyssee», wird dem Leser in Aussicht gestellt (S. 10). Das erste Kapitel (S. 12–149) ist der Rekonstruktion der vorhomerischen Sagenversion gewidmet, wobei der Verf. mit Hilfe Pseudo-Apollodors die spärlichen Erwähnungen der Argonauten in den vorpindarischen Quellen kombiniert. Im zweiten Kapitel (S. 150–292) glaubt der Verf. aufgrund dieser (angeblich) rekonstruierten Urargonautika die 4. Pythie als erster richtig zu verstehen. Relativ knapp dagegen sind die beiden folgenden Kapitel über Apollonios Rhodios (S. 293–327) und Valerius Flaccus (S. 328–356). In der Zusammenfassung der vier Versionen (S. 357–372) findet der Verf. eine Bestätigung seiner «(Re-)Konstruktion», aus welcher «kaum ein Element herausgelöst werden kann, ohne dass der Bau leidet» (S. 11). Leider ist dieser Bau ein Kartenhaus. Da nämlich die Frage nach möglichen verschiedenen Versionen nicht einmal gestellt wird, bleibt die Rekonstruktion von Urargonautika reine Hypothese. Entsprechend verheerend fällt die Interpretation der 4. Pythie aus. So wird, um das Gedicht ins Korsett der Hypothese zu zwängen, gegen alle Vernunft hartnäckig geleugnet, dass V. 184f. Hera als Initiantin der Argonautenfahrt angeben (S. 152). Diese Rolle komme Apollon zu, weil er als κτίστης von Kyrene die ganze Expedition veranlasst habe. Hier wie auch sonst kann von Argumentation keine

Rede sein; bei der apodiktischen Darstellung erübrigt es sich für den Verf., auf Gegenmeinungen einzutreten, die er nicht selten verzerrt referiert. Kurz, ein trauriges Zeugnis von Besserwisserei, verbissenem Fleiss und einer kaum zu übertreffenden Verbohrtheit, mit welcher sich ernsthaft auseinanderzusetzen den Aufwand nicht lohnt.

B. K. Braswell

Ian Morris: Death-ritual and Social Structure in Classical Antiquity. Key Themes in Ancient History. Cambridge University Press, Cambridge 1992. XVII, 264 p.

L'espace à disposition ne permet pas de faire justice à cet ouvrage neuf, sophistiqué et important. C'est de méthodologie qu'il est question, et l'auteur, archéologue et spécialiste des pratiques funéraires en Grèce archaïque, nous invite à élargir notre approche des phénomènes sociaux: à partir des restes humains inhumés ou calcinés, M. se propose d'étudier les structures sociales de l'Antiquité classique à travers certains rites. L'emplacement, la forme, la disposition et le contenu des tombes sont considérés comme le résultat de pratiques funéraires variées faisant partie elles-mêmes d'un ensemble de rites contribuant à créer les structures sociales tout en les reflétant.

Dans un chapitre d'introduction, M. définit sa démarche: afin d'identifier un schéma d'évolution des structures de telle ou telle société et d'en rechercher l'importance et la signification, il suggère d'examiner le matériel selon cinq axes: typologie, variations chronologiques, contexte des dépôts, relation spatiale, et analyse démographique. Les cinq chapitres suivants traitent chacun d'un type de matériel particulier dans un contexte historique précis en relation avec les pratiques funéraires: méthodes dont on disposait des cadavres (passage de l'incinération à l'inhumation sous l'Empire romain), études des squelettes (paléodémographie: âge, sexe, relations familiales, race; et paléopathologie: infections générales, maladies des articulations, changements osseux liés aux problèmes sanguins, diététique, dentition, analyses chimiques), des objets contenus dans les tombes et des monuments érigés au-dessus d'elles (expression de la condition économique des individus au sein du groupe dans l'Athènes classique), et des pierres tombales sous l'Empire romain (habitudes de commémoration). Un cas pratique couronne cette démonstration (étude du site de Vroulia, sud de Rhodes, entre 625 et 575 av. J.-C. environ). Un chapitre de conclusion permet à l'auteur de résumer ses thèses principales et de mettre le lecteur en garde contre de possibles abus d'interprétation («What is *not* being said»). Le point le plus important est que les divers types de matériel doivent être considérés de manière globale, à grande échelle et dans le long terme pour que les changements perceptibles prennent une signification réelle et compréhensible. La méthode appliquée au cas particulier des pratiques funéraires est transposable à d'autres domaines et à toutes les périodes couvertes par l'histoire ancienne.

Tout au long de l'ouvrage, M. fait bon usage de matériel comparatif, et l'essai bibliographique suivi de 47 pages de bibliographie témoignent de l'étendue de ses connaissances et de la variété de ses intérêts. Au cours d'un discours souvent assez technique, l'auteur sait faire preuve d'humour (105–106) et prend soin de résumer périodiquement les points essentiels, ce qui fait de son livre un modèle de clarté. Dans les universités suisses, où le concept d'interdisciplinarité a souvent de la peine à passer le seuil de la rhétorique académique, le livre de M. devrait être inscrit comme lecture obligatoire pour les étudiants comme pour les enseignants en sciences de l'Antiquité.

Jean-Jacques Aubert

Monique Halm-Tisserant: Cannibalisme et immortalité. L'enfant dans le chaudron en Grèce ancienne. Collection Vérité des mythes. Belles Lettres, Paris 1993. XI, 297 p., 8 pl.

Partant de trois vases qui représentent un enfant en train de bouillir dans un chaudron, M. Halm-Tisserant étudie tout un corpus de textes et d'images jusqu'ici fort peu étudiés et relatifs à la thématique du rajeunissement et de l'immortalisation. L'initiative de confronter textes et images est heureuse, mais on émettra de sérieux doutes sur la méthode de travail. Loin d'entrer dans le détail des distinctions entre les différentes variantes des mythes considérés, M. H.-T. se laisse aller à de rapides généralisations. Les permutations de personnages autour du bélier sont, par exemple, d'emblée jugées non pertinentes (cf. p. 39). La possibilité d'une métamorphose des mythes au cours du temps est une donnée, par ailleurs, négligée.

La raison de cette tendance marquée à la généralisation s'explique par le désir de prouver l'«extrême cohérence» d'une pensée mythique. Il y a, dans ce livre, quelque chose de fondamentalement ambigu: d'accord avec Lévi-Strauss pour dire qu'il n'existe pas de version «vraie» d'un mythe, M. H.-T. n'en recherche pas moins un 'archétype qui serait la version prégnante de toutes les autres'. Sûre de l'avoir enfin découverte, elle conclut qu'elle a finalement touché 'au tréfonds de l'inconscient ancestral' pour 'affleurer, dans le même temps, les plus hautes conceptions de la philosophie'. C'est sans doute le choix d'une collection intitulée «Vérité des mythes» que de défendre ce point de vue. Mais ce choix devient dangereux quand il laisse croire que les artisans du Céramique auraient eu une connaissance plus 'authentique' des mythes pour avoir été moins instruits de la 'littérature savante'.

David Bouvier

Michel Abersson: Temples votifs et butin de guerre dans la Rome républicaine. Bibliotheca Helvetica Romana 26. Institut Suisse de Rome, 1994. 284 S.

In detaillierten Interpretationen und zahlreichen Tabellen erschliesst A. den Prozess von Gelübde in einer Schlacht und Sieg zu Beuteverteilung, Triumph und Beuteinvestition in Bauten durch den Feldherrn. Das Problem des Begriffs *manubiae* wird ausführlich behandelt. A. zeigt überzeugend, dass es sich um bewegliche Dinge, nicht um einen besonderen Beuteteil des Feldherrn handelt. Dass sie in besonderem Masse zur Finanzierung von Votivbauten herangezogen wurden, dürfte dagegen eher mit ihrer Konvertibilität zu erklären sein als mit A.s hypothetischem Rückgriff auf frühzeitliche Weihungen von Beutewaffen. Die philologische Sorgfalt wäre gelegentlich durch schärfere Kritik der annalistischen Überlieferung zu ergänzen. Für das 3. und 2. Jh. v.Chr. werden aber im Rahmen der sehr begrenzten Fragestellung Handlungstraditionen aufgezeigt, die eine Reihe von Vorfällen in «Nachkriegszeiten», das Vorhandensein oder Fehlen von Senatsbeschlüssen, die Art der Finanzierung, die Kontinuität oder Diskontinuität der handelnden Personen verständlich machen.

Jörg Rüpke

Michael B. Hornum: Nemesis, the Roman State, and the Games. Religions in the Graeco-Roman World 117. Brill, Leiden 1993. XV, 373 S., 28 Taf.

Das Buch analysiert in seinem ersten Teil (1–90) die ausführlich vorgelegte literarische, epigraphische und bildliche Dokumentation (91–330) für den Kult der Nemesis, und zwar insbesondere in der Kaiserzeit; der Überblick über den früheren Kult (6–14) bringt nichts Neues. Die Ergebnisse der sehr detaillierten und oft allzu umständlichen Untersuchung: der Kult der Nemesis ist mit dem Kaiserkult verbunden, v.a. in Ägypten (15–42), er steht (gegen frühere Meinungen) nicht mit allen Spielen, sondern bloss mit *venationes* und Gladiatorspielen in Verbindung (43–78), und dies wohl deswegen, weil diese Spiele ganz besonders der Affirmation der staatlichen Ordnungsmacht gegenüber Verbrechern (Gladiatoren) und Unzivilisation (wilde Tiere) dienen. – Dem kann man folgen, auch wenn der Beweisgang durch die Berücksichtigung struktureller und kulturanthropologischer Überlegungen zur Wertigkeit von Gladiatoren und wilden Tieren in der Kaiserzeit noch schlüssiger sein könnte. Ob es ein so umfangreiches Buch für dieses Ergebnis braucht, mag man bezweifeln, zumal die literarische und epigraphische Dokumentation zwar willkommen und gut erschlossen, aber alles andere als fehlerfrei ist.

Fritz Graf

William Brashear: A Mithraic Catechism from Egypt. P. Berol. 21196. Tyche Supplementband. Holzhausen, Wien 1992. 70 S., 2 Taf.

Der Verf., ausgezeichneter Kenner der Papyrustexte zu Magie und Mysterien, legt eine verstümmelte Seite eines Codex (4. Jh. n.Chr., aus Hermoupolis) in Berlin vor; das erkennbare Frage- und Antwortspiel (ἑπεῖ ... λέγε ...) versteht er als katechetische Unterweisung vor einer Initiation; ἰάτωρ λεοντίω bezieht er, wegen lat. *leonteum* in einer mithräischen Inschrift, auf den Mithraskult (wäre auch der ἅγιος λῖς aus Oplontis nicht besser hierher zu ziehen, *Kernos* 7, 1994, 307 Nr. 70?). Der sehr ausführliche Kommentar geht allen möglichen mithräischen Beziehungen nach; die Interpretation rekonstruiert das Ritual und sammelt die sehr spärlichen Bezeugungen Mithras' in Ägypten; ein Anhang (58–68) sammelt die nur für die dionysischen Mysterien zahlreichen Belege für Gürtel in Mysterienweihen.

Fritz Graf

Frank R. Trombley: **Hellenic Religion and Christianization c. 370–529**. Religions in the Graeco-Roman World 115:1/2. Brill, Leiden. 2 Bde., Bd. 1 1993 (XII, 344 S.), Bd. 2 1994 (XV, 430 S.)

T.s Interesse gilt der Ausbreitung des Christentums im griechischen Osten zwischen dem Tod Julians, der das endgültige Ende einer paganen Reichsreligion bedeutete, und dem Machtantritt Justinians, die die «administrative Christianisierung» im ganzen Reich vollzog. Anders als zahlreiche neueren Studien zu Heidentum und Christentum sucht er keine grossen Synopsen in Abstützung auf Kirchengeschichten oder Heiligenleben: er geht ausgewählte Orte und Regionen des Ostens Siedlung um Siedlung durch (Athen und Attika 1,283–332; Anatolien 2,52–133, mit einem ausführlichen Kapitel über Aphrodisias, einen der Hauptorte für Ilios' Aufstand, das letzte Aufflackern des Paganismus; Syrien 2,134–373; Ägypten 2,1–50 – Alexandria und die φιλοπρόνοι –. 205–240), wo immer möglich anhand der epigraphischen Dokumentation, sonst von mit den lokalen Verhältnissen vertrauten Heiligenleben; Kirchenhistoriker wie Theodoret oder Sozomenos werden nur zusätzlich beigezogen. So gelingt ein ausserordentlich differenziertes Bild der lokalen Christianisierung mit den jeweils aktiven, sehr spezifischen Mechanismen. Ein Eingangsteil gilt grundsätzlichen Dingen – der Gesetzgebung zum Opfer, dem eigentlichen Merkmal paganer Religion in den Augen von Christen und Heiden, aufgrund der Sammlung des *cod. Theodos.* (1,1–97), einer ausführlichen Phänomenologie der Christianisierung (2,98–186), und einem besonders gut dokumentierten, aber nicht in jeder Hinsicht typischen Fall, der Christianisierung der Stadt Gaza durch den entschlossenen Bischof Porphyrios (reg. 395–420) (1,187–245). – Trotz einer fallweise geringen Vertrautheit mit der paganen Religion (und gelegentlich mit der griechischen Sprache) ist die umfangreiche Arbeit durch die eindrückliche Dokumentation (Inschriften ebenso wie christliche Literatur) und eine Methode, die zu differenzierten und neuen Resultaten führt, grundlegend. Fritz Graf

Wolfgang Schuller: **Einführung in die Geschichte des Altertums**. Uni-Taschenbücher 1794. Eugen Ulmer, Stuttgart 1994. 207 S.

Das ist ein sehr origineller προτροπτικός, der mit unkonventionellen Mitteln einem erkannten und schwer zu bewältigenden Notstand in einem gewichtigen Zweig der Altertumswissenschaften zu begegnen unternimmt: einem Mangel an Interesse an der Sache und vor allem auch der Kenntnisse, die zu den Grundvoraussetzungen ernsthafter Beschäftigung mit jedem Teilgebiet der Geschichte gehört. «Griechisch kann kaum noch jemand, und die Lateinkenntnisse sind in der Regel so, dass man auch bei *pro forma* vorliegendem Grossem Latinum als Lehrender nicht glauben soll, man könne lateinische Texte in der Originalsprache zugrundelegen» (13). So macht sich der Verf. die «Gnade des Nullpunkts» (14) zu Nutzen in einem dreiteiligen *gradus ad Parnassum* der Einführung in das Fach, 1. beginnend mit «Zeit und Raum» der griechischen und der römischen Geschichte (15ff.), über die Quellen und verschiedene Aspekte der Problematik ihrer Interpretation (22ff.) und die «Sondergebiete» der zuliefernden Disziplinen: Archäologie, Klassische Philologie usw. (52ff.). 2. Der Gegenstand selber wird veranschaulicht anhand von 48 «Fallskizzen», Beispielen dank verschiedener Methoden geknackter Nüsse von der Entzifferung des Linear B bis zum Nachleben des römischen Rechts in den europäischen Kodifikationen im deutschen BGB von 1900 und Eugen Hubers (nur im Obligationenrecht römisch-rechtlichem) ZGB von 1907 (63–135). 3. Nun kommt auch die Wissenschaft in den Blickpunkt mit praktischen Anweisungen für Anfänger (136ff.), einem kommentierenden Repertorium wissenschaftlicher Literatur und von Quellen womöglich in Übersetzungen (138ff.) und schliesslich einer reichbestückten Bibliographie ausgewählter Forschungsliteratur (163–169, mit Register 199–207). Der in angriffigen Seitenhieben dokumentierten Erfahrung der Gefährdung historischer Interpretation durch ideologische Bedrohungen wird die Feststellung der Distanz entgegengesetzt, die uns trennt von der Geschichte des Altertums, die einen heilsamen Kontrast zur übrigen Geschichte bietet, und die, «zum Schluss nur ganz kurz und begründungslos gesagt, wegen der nie wieder übertroffenen kulturellen und politischen Höchstleistungen unabhängig von allen Relativierungen einen Eigenwert darstellt, den zu kennen sich lohnt» (12), der Resignation einer auf 'Classics in Translation', Texte aus zweiter Hand, angewiesenen Lehre die Hoffnung auf die den Appetit nach den originalen Zeugnissen anregende Präsentation von Lösungen interessanter Probleme mit sachgemässen Methoden. Man kann ihr nur Erfolg wünschen. Th. Gelzer

Wilfried Nippel (Hg.): **Über das Studium der Alten Geschichte.** dtv, München 1993. 443 S.

Der von W. Nippel kompetent edierte und mit einer instruktiven Einleitung versehene Band vereinigt 25 Texte in sich, die Stationen der Entstehung und Entwicklung der wissenschaftlichen Disziplin 'Alte Geschichte' in Deutschland dokumentieren. Sie reichen zeitlich von Wilhelm von Humboldt (vertreten mit einer programmatischen Studie über den Nutzen der Altertumswissenschaften aus dem Jahre 1793) bis Christian Meier, dessen Vortrag zur Feier des 100jährigen Bestehens des Seminars für Alte Geschichte in Heidelberg aus dem Jahre 1989 der jüngste Beitrag ist. Die Beschränkung der Auswahl auf Deutschland (Jacob Burckhardt ist der einzige der aufgenommenen Autoren, dessen Wirkungsstätte nicht in Deutschland lag) wird damit begründet, dass die Reflexion über Ausrichtung, Prägung und Sinn einer wissenschaftlichen Disziplin vor einem 'nationalen Kontext' stattfindet. Dies wird durch die vorliegende Sammlung jedenfalls bestätigt, widerspiegeln die Beiträge – neben den fachlichen Streitpunkten – doch jeweils die wissenschafts- und bildungsspezifischen wie die allgemein politischen Verhältnisse ihrer Zeit. N.s Auswahl (von Barthold Georg Niebuhr bis zu Friedrich Engels, von Max Weber bis zu Werner Jaeger, von Helmut Berve bis zu Rigobert Günther) zeigt sehr anschaulich die Breite des Gebiets und die Spannweite der Ansichten, in denen sich die Alte Geschichte vor dem Hintergrund des seinerseits seit der Mitte des 19. Jh. nicht mehr fraglos hingenommenen humanistischen Bildungsanspruchs in Deutschland entwickelte: als Emanzipationsprozess von der Klassischen Philologie und der Allgemeinen Geschichte, als Spezialisierungs- und damit Beschränkungsprozess, in dessen Verlauf vieles ausgeschieden wurde, was ursprünglich selbstverständlich als Bestandteil der Alten Geschichte gesehen wurde, als Bestimmungsprozess dessen, wofür Althistoriker zuständig sein könnten und sollten, und als Legitimationsprozess, der die Einrichtung der Lehrstühle für das Fach seit dem Ende des 19. Jh. in der Universitätslandschaft begleitete. Der Sammelband vermag zweifellos die Einsicht in den Werdegang des Faches fruchtbar zu fördern und gibt Anlass zur immer wieder notwendigen Diskussion über Lage und Perspektiven der wissenschaftlich betriebenen Alten Geschichte – dies allerdings nicht nur in Deutschland.

Leonhard Burckhardt

Paul Cartledge: **The Greeks. A Portrait of Self and Others.** Oxford University Press, New York/Oxford 1993. XV, 232 S.

Die griechische Identität in den sie prägenden Polaritäten zu erfassen ist der originelle Ansatz des Buchs. Ihm liegt die Auffassung zugrunde, dass so, wie elementare Gegensätze für die griechische Philosophie ein Mittel zur Analyse gesellschaftlicher und natürlicher Erscheinungen gewesen seien, sich die Griechen auch über die Anschauung des Anderen – des Nicht-Griechischen – definiert hätten. Ausgangspunkt ist so das in der französischen Anthropologie entwickelte Konzept der *alterité*. Die fünf Gegensatzpaare, die C. diskutiert – Griechen und (oder gegen, wie C. jeweils schreibt) Barbaren, Männer und Frauen, Bürger und Fremde, Freie und Sklaven, Götter und Sterbliche – sind durchaus geeignet, wesentliche Charakteristika des Griechentums zu umschreiben. C. legt sein Schwergewicht auf das klassische Griechenland (Herodot, Thukydides, Xenophon und Aristoteles), eine Einschränkung, zu welcher die Fülle der in den Polaritäten enthaltenen Themen zwingt. Von *den* Griechen kann angesichts dieser Begrenzung aber nicht mehr die Rede sein. C. macht dies durchaus deutlich, indem er gelegentlich auf andere mögliche Denkweisen der Archaik aufmerksam macht – und auch die Brüche innerhalb der klassischen Polis offenlegt: besonders markant etwa zwischen dem offenen Barbarenbild Herodots und dem hellenozentrischen des Aristoteles. C. hat die erwähnten Grenzen aber auch gewählt, um dem während der klassischen Zeit erreichten Höhepunkt griechischer Kultur einen relativierenden Kontrapunkt zur Seite zu stellen. Inwieweit dies heute noch nötig ist, bleibe dahingestellt.

Das Buch ist spürbar aus einer öffentlichen Vortragsreihe erwachsen. Die Freude an der eingängigen Formulierung führt bisweilen ins Aphoristische, ein wissenschaftlicher Apparat fehlt, Literaturangaben beschränken sich weitgehend auf englischsprachige und einige französische Titel. Manchmal verzichtet C. auch dort auf eine weitergehende Interpretation, wo er in der Forschung bekannte Positionen hätte ergänzen, revidieren oder festigen können. So bietet das Buch Fachleuten zu den einzelnen Fragen wenig Neues, ist aber als eigenwillige Zusammenschau aus der Feder eines erfahrenen Kenners wertvoll.

Leonhard Burckhardt

Claude Mossé: Le citoyen dans la Grèce antique. Collection 128, Bd. 35. Nathan, Paris 1993. 128 S.

Die Reihe 'collection 128' hat zum Ziel, Studierende und weitere Interessenten knapp (auf 128 Seiten) in einen wissenschaftlichen Gegenstand einzuführen. Der Autorin ist es im hier anzuzeigenden Band in der Tat gelungen, wesentliche, mit dem Status des Bürgers im klassischen Griechenland zusammenhängende Erkenntnisse darzustellen. In den fünf Kapiteln des Buchs ('Les origines de la cité grecque et élaboration de la citoyenneté', 'Comment devient-on citoyen?', 'Le «métier» de citoyen', 'Citoyens «actifs» et citoyens «passifs»', 'La réflexion théorique sur la citoyenneté') erhält die Leserschaft entlang der aktuellen Trends der Forschung einen ersten Einblick in diese für die Entwicklung früher Staatlichkeit zentrale Thematik der politischen Geschichte des alten Griechenland. Dazu werden in französischer Übersetzung einige plausibel ausgewählte, wichtige Passagen aus den Werken der bedeutendsten Autoren der Zeit vorgelegt. M. stützt sich vornehmlich auf das athenische Beispiel; das ist nicht verwunderlich und wird einem von der Quellenlage geradezu aufgedrängt. Dennoch geht M. in diesem Punkt weiter, als es notwendig erscheint. Einzelne Phänomene wie die Tyrannis und die Auswirkungen von inneren Kämpfen auf die Auffassung von Bürgerschaft und Bürgerrecht hätten auch an ausserathenischen Beispielen erörtert werden können. M. schreibt klar und konzis und erreicht damit die Zielsetzung der Reihe durchaus. Ihre Kennererschaft kommt deutlich zum Ausdruck. Wer sich eingehender informieren will, muss freilich zu ausführlicheren Darstellungen und der Spezialliteratur greifen. Die Literaturauswahl ist knapp und beschränkt sich verständlicherweise auf Titel, die in französischer Sprache erhältlich sind. Ein Glossar erläutert die einschlägigen Begriffe und stellt die wichtigsten Personen vor.

Leonhard Burckhardt

Pedro Barceló: Basileia, Monarchia, Tyrannnis. Untersuchungen zu Entwicklung und Beurteilung von Alleinherrschaft im vorhellenistischen Griechenland. Historia Einzelschriften 79. Steiner, Stuttgart 1993. 345 S.

Keine Geschichte der Alleinherrschaft im antiken Griechenland will der Autor vorlegen, sondern es geht ihm einerseits um eine Untersuchung der Begrifflichkeit dieses Phänomens, wie sie in der Literatur der archaischen und klassischen Zeit verwendet wird, und andererseits um eine Einschätzung seines spezifischen Gewichts im Rahmen der Entwicklung der Staatsformen. Ganz allgemein wird hier das Spannungsverhältnis zwischen Individuum und Kollektiv im politischen Bereich zum Thema; so geraten auch Figuren wie Perikles und Lysander neben Protagonisten der älteren Tyrannis, Monarchen aus dem Randgebiet der griechischen Welt und magistratischen Poleis ins Blickfeld der Analyse. Der Ansatz ist breit genug, und über weite Strecken wird die Arbeit zu einem reinen Literaturreferat, besonders bei der Besprechung der frühen, d.h. der mykenischen, geometrischen und homerischen Formen der Monarchie. Die oft gewundene, nicht ganz widerspruchsfreie Argumentationsweise, die bisweilen die terminologische Schärfe vermissen lässt, führt – gerade bei der zweifachen Zielsetzung – zu Doppelspurigkeiten, die die Lektüre nicht eben erleichtern. Trotz dieser Nachteile enthält das Werk viel Anregendes, das unser Bild von der Alleinherrschaft im antiken Griechenland bereichern kann. Insbesondere wird zu Recht die Vielfalt monarchischer Erscheinungsformen in der historischen Wirklichkeit und im – damit nicht immer auf eindeutige Weise zu verbindenden – gesellschaftlichen Diskurs hervorgehoben. Plausibel und oft mit vernünftigem Urteil wird die Bedeutung der Monarchie in Staatstheorie und Politik des alten Griechenland betont, und es wird der Versuch unternommen, diese in den jeweiligen chronologischen Zusammenhang einzuordnen. Wenn der Rez. auch in mehreren Punkten mit dem Vf. nicht einig gehen kann (das demokratische Element in der homerischen Gesellschaft ist überbewertet, die Verfassungsdebatte Herodots inadäquat interpretiert u.a.m.), so bleibt das Werk durchaus von Nutzen als Überblick über die griechischen Ansichten zu den diversen Formen von Monarchien.

Leonhard Burckhardt

Edward E. Cohen: Athenian Economy and Society. A Banking Perspective. Princeton University Press, Princeton, N.J. 1992. XVIII, 288 S.

Das gut ausgestattete, mit einer Bibliographie, einem Stellen- und einem allgemeinen Index versehene Buch diskutiert das Bankwesen im Athen des 4. Jh. v.Chr. und geht der Art der Bankge-

schäfte und ihrer Bedeutung in der Polis-Wirtschaft nach. Die Betonung liegt auf 'forensischem Material' im Gegensatz zu für C. kaum auf einer soliden Quellengrundlage beruhenden und subjektivistischen ökonomischen Konzepten. Trotz einigen Wiederholungen und Doppelspurigkeiten gelingt es im allgemeinen überzeugend, die recht komplexe Natur der Bankaktivitäten darzustellen und jedenfalls die 'primitivistische' Sicht eines Teils der Forschung, der aus den Bankiers lediglich bessere Pfandleiher machte, zu relativieren. Bankiers gaben u.a. Seedarlehen, wickelten mancherlei Kreditgeschäfte ab, waren Depositäre für grössere Vermögenswerte aus Kreisen der Oberschicht und spielten eine zentrale Rolle in der athenischen Form der 'versteckten' Wirtschaft. Sie kannten allerdings keine eigene Rechtspersönlichkeit und lebten ganz von der Vertrauenswürdigkeit, der Fachkompetenz und allenfalls dem Vermögen des jeweiligen Besitzers. Einige Thesen leuchten allerdings nicht recht ein; dazu zählt etwa, was in Kap. 4 zur Rolle von Sklaven und Frauen im Bankwesen gesagt wird. Angesichts der Schwierigkeiten der nicht leicht zugänglichen Materie vermisst man eine Zusammenfassung, die neben einem Resümee eine bessere Einordnung der diskutierten Sachverhalte in weitere wirtschaftshistorische Zusammenhänge hätte bieten können.

Leonhard Burckhardt

Charlotte Schubert: Die Macht des Volkes und die Ohnmacht des Denkens. Studien zum Verhältnis von Mentalität und Wissenschaft im 5. Jahrhundert v.Chr. Historia Einzelschriften 77. Steiner, Stuttgart 1993. 210 S.

Das Buch geht zurück auf eine 1987 von der Medizinischen Fakultät der Universität Bonn angenommene Habilitationsschrift über den metaphorischen Gebrauch der Begriffe Krankheit und Gesundheit im 5. Jh. v.Chr. In der vorliegenden Publikation sind es die Begriffe φύσις und τέχνη (83–141), μεταβολή (143–176) sowie μανία (v.a. 181–185), welche zusammen mit ihrer metaphorischen Verwendung im Zentrum stehen und in den Bereichen Philosophie, Medizin und politische Theorie verfolgt werden (83–187). Zutage tritt die grundsätzliche Einsicht des 5. Jh.s in die menschliche Unfähigkeit, letzte, sichere Wahrheiten zu erkennen. Derselbe Grundzug habe auch die Wirklichkeit des attischen Demos geprägt.

Sch. gebraucht für diese Sachverhalte den Begriff 'Mentalität'. Die historische Entwicklung in Athen – die Ausgestaltung der Isonomie – sieht sie geprägt durch diese von ihr charakterisierte Mentalität. Anders als es die Forschung zumeist annimmt, erscheint die Entwicklung der attischen Demokratie als ein Prozess, der nicht durch die Kräfte der Rationalität bestimmt ist. Dominierend sind vielmehr das Misstrauen gegenüber dem Denken und die Abgrenzung des – königsähnlichen – Demos gegenüber bestimmten Logoi (11–82): So kam es zur Ausgrenzung durch Ostrakismos, zu den politischen Prozessen und zum Sykophantentum, kurz jenen Einrichtungen der attischen Demokratie, welche im allgemeinen zum Katalog der Kritik am attischen Staat gehören. Wenn seit 1945 die Bewunderung für Athen und seine Demokratie zu hohe Wellen geschlagen haben sollte – man denke nur gerade an Christian Meier –, so erweist sich hier, was Historiker eigentlich schon immer wussten: «The End of History» existiert nicht.

Beat Näf

Martin Jehne: Koine Eirene. Untersuchungen zu den Befriedungs- und Stabilisierungsbemühungen in der griechischen Poliswelt des 4. Jahrhunderts v.Chr. Hermes Einzelschriften 63. Steiner, Stuttgart 1994. 320 S.

Das 4. Jh. v.Chr. galt schon den Zeitgenossen als besonders kriegerische und instabile Phase der griechischen Geschichte. Im Ringen um die Hegemonie konnte sich keine der Mächte durchsetzen, man zerrieb sich gegenseitig in unablässigen Kämpfen und war schliesslich nicht mehr in der Lage, sich der drohenden makedonischen Herrschaft zu erwehren. J. untersucht in der Nachfolge des beinahe schon klassischen Buches von T. T. B. Ryder die Geschichte eines im 4. Jh. entstandenen Konzepts, mit dem diesem Übel entgegengewirkt werden sollte: der κοινή εἰρήνη – gesamtgriechische Friedensschlüsse, die im Kern auf der allseitigen Anerkennung der Autonomie der griechischen Gemeinwesen beruhten, daneben aber je nach Umständen noch weitere Bestimmungen enthalten konnten. Nach einer stringenten Klärung der Ausgangspositionen in der Einleitung erläutert J. die Problematik in zwei grossen Teilen. Zunächst werden die Friedensschlüsse der Zeit vor 337

erörtert, die durch die Absenz einer dauerhaften innergriechischen Mächteordnung und durch rasch wechselnde Vorherrschaften gekennzeichnet war. Nur schon die Häufigkeit, mit der in dieser Phase zu dem Instrument gegriffen wurde (386, 375, 371 [zweimal], 366/65, 362), belegt seinen Misserfolg, aber auch die Hoffnungen, die man in es setzte. Die Ursache für die mangelnde Durchschlagskraft der κοινὴ εἰρήνη sieht J. hauptsächlich in der Unbestimmtheit des Autonomiebegriffs und den darin angelegten programmatischen Tendenzen, die es den grösseren Staaten immer wieder erlaubte, die Autonomieklausel in ihrem Sinn auszulegen und damit eigene Interessenpolitik zu legitimieren. Im zweiten Teil der Arbeit steht der Korinthische Bund von 337 im Mittelpunkt, in dem sich der Hegemon Philipp II. die Idee zur Sicherung seiner Position zu eigen gemacht hatte. Wie J. zeigt, sorgten die darin festgelegten Konfliktregelungsmechanismen und die Mitspracherechte der griechischen Gemeinwesen keineswegs für eine breite Akzeptanz der überwiegend abgelehnten Dominanz Makedoniens. Für deren Aufrechterhaltung musste dieses sich vielmehr auf seine militärische Überlegenheit verlassen. Das Gesamtergebnis der Analyse, dass die κοινὴ εἰρήνη wegen der Vagheit des Autonomiebegriffs eher zur Destabilisierung denn zur Befriedung der griechischen Welt beigetragen habe, weil durch sie deutlich wurde, wie sehr Anspruch und Wirklichkeit auseinanderklafften, ist unkonventionell, aber dank der sorgfältigen Argumentationsweise J.s sehr bedenkenswert. J. hat eine gründliche und interessante Arbeit vorgelegt, die viele Einzelfragen neu und meist einleuchtend diskutiert und die im ganzen der Diskussion der Thematik anregende Impulse gibt.

Leonhard Burckhardt

N. G. L. Hammond: Sources for Alexander the Great. An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou. Cambridge University Press, Cambridge 1993. XVI, 345 S.

Das Buch ist als Fortsetzung der 1983 erschienenen Abhandlung *Three Historians of Alexander the Great. The So-called Vulgata Authors, Diodorus, Justin and Curtius* zu verstehen: bezüglich dieser «Vulgata» kam H. zu dem Ergebnis, dass dieser gewöhnlich mit dem Alexanderhistoriker Kleitarch verbundene Terminus zu nivellierend sei, da es bei der Alexandergeschichte niemals «einfache» Quellenableitungen gebe, vielmehr jede Passage gesondert analysiert werden müsse.

Dieses methodische Prinzip wendet H. nun auch auf die beiden wichtigsten Alexanderhistoriker an (XI–XII). Plutarchs Alexandervita wird getrennt nach «erzählenden» und «reflektierenden» Passagen behandelt. Für die erzählenden Teile (5–162) ergibt sich ein vielschichtiges Überlieferungsbild (149–162), das Plut.s Bedeutung als Alexanderhistoriker aufwertet, zumal H. nachweist, dass Plut. auch «primäre» Quellen (Briefe, Tagebücher) auswertete. Für die reflektierenden Passagen (163–188) ergänzt Plut. Alexander-freundliche Quellen durch die These einer negativen Charaktermutation Alexanders, die wahrscheinlich aus zeitgenössischen Vorstellungen, dass die Herrschaft den Monarchen verderbe, stammt.

Auch die Kapitel zu Arrians *Anabasis* (190–333) erbringen gegenüber dem bisherigen Forschungsstand Fortschritte, v.a. bezüglich der Frage, warum Arr. gerade Ptolemaios und Aristobul als Hauptquellen gewählt hat. H. kommt zu dem Ergebnis, dass Arr. als hochrangiger Fachmann für militärische Führung und koloniale Verwaltung kompetenter als die anderen Alexanderhistoriker gewesen sei, Alexanders militärische und politische Leistungen zu beurteilen und wahre Berichte quellenkritisch von erfundenen zu trennen (313–333).

Insgesamt ist das grundsätzliche Problem der Alexanderforschung, nämlich die Frage des Verhältnisses der erhaltenen, aber späten Alexanderhistoriker zu den frühen, aber verlorenen, einer Lösung so weit angenähert worden, wie es das vorhandene Material zulässt. H. ist dahin gelangt durch eine profunde Kenntnis aller Quellen in ihren historischen, stilistischen und sozialpsychologischen Bezügen.

U. Hackl

Werner Huss: Der makedonische König und die ägyptischen Priester. Studien zur Geschichte des Ptolemäischen Ägypten. Historia Einzelschriften 85. Steiner, Stuttgart 1994. 238 p.

Dans cette synthèse nuancée et admirablement documentée qui offre, sur chaque point du dossier (égyptien aussi bien que grec), un très riche état de la question, l'auteur se propose d'analyser la manière dont se constitue, au sein d'une entité nouvelle (l'Égypte grecque), un discours critique,

témoin d'une réaction issue du fond culturel indigène: après avoir présenté les relations de l'«état» macédonien avec l'«église» égyptienne, du double point de vue de l'ouverture grecque sur l'Égypte (débouchant sur l'analyse de l'installation du culte de Sarapis) et inversement de l'ouverture égyptienne sur la Grèce (conduisant à l'étude du «cas Manéthon»), W. Huss se penche sur l'ensemble des sources qui nous permettent de déceler la présence de différentes formes de réaction idéologique, toujours liées au milieu sacerdotal égyptien (avec une intensité toute particulière relevée dans la région d'Hermopolis): il aborde entre autres de ce point de vue la légende de Nectanébo, le rêve de Nectanébo, l'autobiographie de Pétosiris, la réforme du calendrier sous Ptolémée III, la prophétie de l'agneau et celle du potier. Il ne s'agit évidemment pas de documents attestant une hostilité déclarée, mais plutôt de l'affirmation, chaque fois, d'une spécificité culturelle égyptienne qui fait résistance.

Philippe Borgeaud

Luciano Perelli: I Gracchi. Salerno Editrice. Roma 1993. 280 S., 4 Taf.

Perelli ist ein ausgewiesener Kenner der späten römischen Republik, weswegen man erwartungsvoll zu seiner Darstellung der politischen Wirksamkeit des Tiberius und des Gaius Sempronius Gracchus (133–121 v. Chr.) greift. Sie ist in der Tat übersichtlich und gut lesbar; sehr quellenbezogen mit längeren Zitaten wichtiger Passagen (in Übersetzung) und dabei doch in Kenntnis der modernen Forschung geschrieben. Auch seine Parteinahme für den Reformwillen der Volkstribune und seine Ablehnung der Obstruktionspolitik der senatorischen Gegner hat viel für sich. Leider treibt P. sie aber zu weit, wenn er bei Quellendivergenzen nahezu stets und a priori der gracchenfreundlichen Version den Vorzug gibt. Bedenklicher noch ist sein Bemühen, den Gegensatz von vornherein als einen solchen zweier politischer Prinzipien zu zeichnen: «... un disegno politico più ampio, che mirava a creare una forza politica democratica contrapposta all'aristocrazia senatoria: la deposizione di Ottavio era un'affermazione del principio del primato della sovranità popolare» (112f.). Von diesem Steckenpferd werden P. alle Einwände nicht mehr herunterholen (s. bereits *Gnomon* 58, 1986, 154ff.), auch wenn sich zeigen lässt, dass er den Haupttext – die Rede des Tiberius in Kap. 15 der Plutarchvita – unzutreffend interpretiert (*Scritti in onore di Antonio Guarino*, 1984, 339ff.). Der nicht vorhersehbare Eskalation des Jahres 133 wird das nicht gerecht. Die Politik des Gaius war in der Tat grundsätzlicher angelegt; hier hat P.s Sicht deshalb mehr für sich, wenngleich beispielsweise nicht viele akzeptieren werden, dass die *lex Sempronia de provincia Asia* die Untertanen in Schutz nehmen sollte (202ff.).

Trotz der Einwände: P.s Werk lohnt die Lektüre und bietet zu vielen einzelnen Problemen gute Beobachtungen.

J. von Ungern-Sternberg

Andrew Lintott: Judicial Reform and Land Reform in the Roman Republic. A new Edition, with Translation and Commentary, of the Laws from Urbino. Cambridge University Press, Cambridge 1992. XXVI, 293 S., 2 Taf.

Um 1500 tauchten in Urbino umfangreiche Fragmente einer Bronzetafel auf, die auf ihren beiden Seiten den Text einer *lex repetundarum* bzw. *lex agraria* enthielten. Nach Catos Werken die ältesten umfangreichen Reste lateinischer Prosa, sind die beiden Gesetze fundamental für das Verständnis des römischen Gerichtswesens wie der Agrargeschichte und dementsprechend oft behandelt worden. L., durch zahlreiche Veröffentlichungen bereits ausgewiesener Kenner der Materie, legt nun eine kommentierte Edition vor, die zuverlässig über den Stand der Forschung und die Probleme im einzelnen informiert. Die *lex repetundarum* identifiziert er mit der *lex Sempronia* des Gaius Gracchus oder der anschließenden *lex Acilia* (166ff.), die *lex agraria* aus dem Jahre 111 v. Chr. mit Appians drittem Gesetz (*Bell. civ.* I 27) und, etwas zurückhaltender, mit Ciceros (*Brut.* 136) *lex Thoria* (282ff.).

Man würde gern L.s Werk als die Standardedition für lange Jahre ansehen, wäre da nicht ein Postscript (287f.), das aufgrund einer Beobachtung Michael Crawfords die Verbindung der Fragmente B und D nahelegt und damit jedenfalls beträchtliche Verschiebungen in der Rekonstruktion des Gesamttextes (s. den Plan S. XV). So eröffnet sich der Forschung ein neues Feld, in dem diese Edition freilich doch wichtige Landmarken setzt.

J. von Ungern-Sternberg

Jean-Michel David: **Le patronat judiciaire au dernier siècle de la république romaine.** Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 277. Ecole française de Rome, Rome 1992. XXI, 952 S.

In klassischer Weise hat Matthias Gelzer neben den politischen Freundschaften (*amicitiae*) die Beziehung zwischen Patronen und Klienten als Fundament des politischen Lebens der römischen Republik etabliert (*Die Nobilität der römischen Republik*, 1912; Nachdr. mit Ergänzungen 1983). Seither sind Patronat und Klientel im politischen und militärischen Raum vielfach untersucht worden; erst die Schule von Claude Nicolet aber hat sich in den letzten Jahren daran gemacht, die verschiedenen sozialen Aspekte dieser Beziehung genauer zu klären. Zu nennen sind vor allem die Werke von Georges Fabre (*Libertus. Recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la république romaine*, 1981) und Elizabeth Deniaux (*Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, 1993; zur *commendatio*).

Das Werk von David leistet dieses nun für das Gerichtspatronat – in erschöpfender Weise. Kern der Arbeit sind die 'Notices prosopographiques', eine Zusammenstellung von ca. 300 Personen, die als Patrone in Gerichtsverfahren zwischen 149 und 43 v.Chr. bezeugt sind, auf fast 250 Seiten (665–902). Sie werden (schon als Teil der Auswertung) durch zahlreiche Tabellen ergänzt, die die Motive und die soziale Stellung von Anklägern und Verteidigern zusammenfassen. Anhand dieses Materials untersucht D. die Regeln, nach denen das Gerichtspatronat übernommen und nach denen es ausgeübt wurde, und dies im Rahmen eines aristokratischen Systems, in dem jeder seinen definierten Platz hatte und sehr bewusst seine Rolle spielte.

Im *Commentariolum petitionis* wird als erster und wichtigster Vorteil des *homo novus* Cicero seine *dicendi gloria* genannt: *non potest, qui dignus habetur patronus consularium, indignus consulari putari* (2). D. macht eindringlich klar, von welcher Bedeutung das Patronat für die Angeklagten war und welche Chancen deshalb ein befähigter Redner hatte. Zu den wichtigsten Ergebnissen gehört ferner die Differenzierung in der Bewertung von Anklage und Verteidigung. Die Herabstufung der Anklage sollte die Aufstiegschancen neuer Redner und zugleich das ohnehin grosse Prozessrisiko der oberen Beamten vermeiden.

In der zusammenfassenden Verbindung von juristischen, politischen, sozialen, linguistischen und mentalitätsgeschichtlichen Aspekten hat D. ein auf lange Zeit kaum zu übertreffendes Standardwerk geschaffen.

J. von Ungern-Sternberg

W. Eck/J. Heinrichs (éds.): **Sklaven und Freigelassene in der Gesellschaft der römischen Kaiserzeit.** Textauswahl und Übersetzung. Texte zur Forschung 61. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1993. XVI, 273 S.

E. et H. nous offrent une intéressante collection de sources sur l'esclavage romain sous le Principat. Arrangés en quinze chapitres thématiques – statut juridique, origine, traite, fiscalité, occupations, traitement, fuite, délits, droit et procédure pénale, vie sexuelle et familiale, religion, magie et superstition, métaphore, manumission et condition des affranchis – et en sous-chapitres plus spécifiques, les 364 textes sont présentés dans leur langue originale (à l'exception des *Sententiae Syriacae*) et accompagnés d'une traduction allemande et d'un commentaire bref, mais précieux. L'origine et la date des documents épigraphiques et papyrologiques sont toujours mentionnées, ainsi que d'éventuelles corrections du texte postérieures à l'*editio princeps* (les *Berichtungslisten* semblent avoir été dépouillées systématiquement). Il arrive même que les éditeurs proposent leurs propres corrections (par ex., p. 148, no. 214, n. 1).

Le soin porté aux questions techniques n'est égalé que par l'originalité du choix opéré par les éditeurs, qui n'ont pas cherché à doubler l'excellente collection de T. Wiedemann (1981), mais plutôt à la mettre à jour, à l'étoffer, et à en restreindre le champ d'investigation à la période du Haut-Empire romain (à l'exception de quelques textes du IV^e siècle dont l'intérêt et la portée justifie l'inclusion dans cette collection). Une belle place est faite aux inscriptions publiées récemment, notamment aux tablettes de l'Agro di Murecine (Pompéi), à la *lex locationis de munere publico libitinario* de Pouzzoles, ainsi qu'à la *lex portorii provinciae Asiae* d'Ephèse. Il est heureux que le matériel provincial soit bien représenté.

La bibliographie thématique, orientée principalement mais pas uniquement vers les travaux récents en allemand, fournit un utile point de départ à ceux qui voudraient développer les divers sujets abordés. L'index des sources et des matières font de ce recueil un outil de grande valeur pour l'enseignement. On regrettera peut-être, d'un point de vue pédagogique, que textes et traductions se suivent plutôt que d'être mis en regard. L'usage de polices de caractères différentes aurait aussi constitué un atout.

Jean-Jacques Aubert

Edward Dabrowa: Legio X Fretensis. A Prosopographical Study of its Officers (I–III c. A.D.). Historia Einzelschriften 66. Steiner, Stuttgart 1993. 128 S.

Nach wenigen Jahrzehnten in Europa wurde die *legio X Fretensis* zwischen den Jahren 16 und 18 n.Chr. in den Nahen Osten verlegt, wo sie seit dem Jahre 19 im syrischen Zeugma/Seleukeia am oberen Euphrat den wichtigen Flussübergang zu bewachen hatte. Bekannt wurde die Legion jedoch durch ihre Rolle im 66 ausgebrochenen grossen jüdischen Aufstand und durch ihre weit über einhundert Jahre währende Stationierung in Jerusalem. Erst Diokletian verlegte sie gegen Ende des 2. oder zu Beginn des 3. Jh. nach Aila (Aelana) am Roten Meer. Seine Studie beginnt D. mit einer knappen Geschichte der Legion (S. 11–21), um dann den Hauptteil seiner Arbeit anzuschliessen (S. 23–106): die Liste der Legionslegaten, der senatorischen und der ritterlichen Tribune sowie der Centurionen, samt den einschlägigen Quellen, der neueren Literatur, einem Kommentar vor allem zur Laufbahn und zur Herkunft der genannten Offiziere sowie einer Gesamtbewertung der besprochenen Gruppen. Zum Schluss folgen eine Zusammenfassung der von Überraschungen freien Ergebnisse (S. 107f.), eine sehr ausführliche Bibliographie (S. 109–121) und die Register. In gewissem Sinne kann der Band damit als eine erweiterte und um die jüngeren Forschungsergebnisse ergänzte Neufassung von Emil Ritterlings Kapitel zur *legio X Fretensis* in seinem grossen RE-Artikel «Legio» von 1925 gelten. Vor allem in Hinblick auf den langsamen Fortschritt der seit 1933 erscheinenden *PIR*² und den z.T. weitverstreuten Untersuchungen zu Einzelfragen der Prosopographie des Römischen Reiches ist die Arbeit willkommen. Bedauerlich ist jedoch, dass den übrigen Denkmälern der Legion, ihrer Soldaten und Veteranen kein Platz eingeräumt wurde. Erst damit hätte die Arbeit als vollständige Geschichte und Quellensammlung der *legio X Fretensis* gelten können.

Michael Alexander Speidel

Bruno Bleckmann: Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung. Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras. tuduv, München 1992. VI, 475 p.

Malgré les précieux secours qu'ils peuvent fournir aux historiens anciens, les historiens byzantins restent peu étudiés. Le livre de B. constitue une percée remarquable dans un domaine peu exploré. L'importance des résultats acquis par cette étude dans le domaine de l'histoire événementielle, l'austérité d'un travail centré sur des problèmes d'analyse de sources qui ne sacrifie en rien à la mode et le relief qu'y prend la thèse défendue dans le contexte d'autres recherches récentes recommandent cet ouvrage à l'attention des historiens et des philologues. Parmi toutes les sources historiographiques byzantines, la plus féconde pour l'antiquité est Zonaras en ce qui concerne la période qui commence en 229 de notre ère, quand s'arrête Dion Cassius. B. redonne une vie nouvelle à une théorie ancienne, qui décèle chez cet auteur, pour l'histoire profane de la période postérieure à 229, trois sources, dont deux peu intéressantes, car conservées par ailleurs, et une troisième, nommée «Leoquelle» – car utilisée notamment par le chroniqueur Léon le Grammairien – très précieuse du fait qu'elle fournit des informations d'excellente qualité qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Selon l'hypothèse de travail de B., cette «Leoquelle» s'identifierait d'une part avec Pierre le Patrice, d'autre part avec l'*Anonymus post Dionem*. L'essentiel du travail de B. consiste à déterminer et à examiner l'apport de cette «Leoquelle», surtout pour l'histoire du 3^e s. Ces analyses sont regroupées en quatre chapitres principaux, consacrés aux guerres entre les Romains et les Sassanides, aux invasions germaniques, au règne de Gallien, et aux relations entre l'empereur et le Sénat. Un cinquième chapitre ouvre une échappée sur le 4^e s.: B. y étudie les relations entre Zonaras et Ammien. Une dissection très minutieuse d'une foule de points particuliers menée avec une acuité

de regard exceptionnelle débouche sur un constat d'une étonnante unité. Non seulement l'hypothèse initiale se confirme, mais encore B. parvient à ébaucher derrière Pierre le Patrice, qui a utilisé Cassius Dion jusqu'en 229, une source aux spécificités étonnamment précises: il s'agit d'une œuvre de haut niveau, d'orientation païenne, reflétant l'idéologie de l'aristocratie sénatoriale romaine et la sensibilité propre de la fin du 4^e s., écrite en latin, dont on retrouve les traces évidentes dans l'*Histoire Auguste*, Ammien Marcellin et l'*Epitome de Caesaribus* notamment. B. propose de l'identifier avec les *Annales* de Nicomaque Flavien. Ce n'est que sur quelques points particuliers qu'on hésitera à suivre B., notamment quand il affirme que l'*Histoire Auguste*, pour les années 238–270, utilise Dexippe non pas directement, mais au travers de l'écran de Nicomaque Flavien. Si B. avait joint un stemma des sources à son livre, il aurait facilité pour le lecteur la compréhension de son modèle convaincant, mais fort complexe.

François Paschoud

Theodor Gomperz: Eine Auswahl herkulanischer kleiner Schriften (1864–1909). Herausgegeben von Tiziano Dorandi. *Philosophia antiqua* 59. Brill, Leiden 1993. XXII, 275 p., 1 pl.

Cet ouvrage est une reproduction photomécanique d'un choix d'*Herculanensia minora* de T. G. Les articles sont reproduits tels quels, sans remise à jour. En revanche, on dispose d'un index des papyrus cités, ainsi que d'une table de concordance entre la méthode de citation utilisée par T. G. et celle en usage de nos jours. L'ouvrage ne comprend pas d'articles consacrés au περὶ εὐσεβείας, ni aucun paru dans les deux premiers volumes des *Hellenika* de T. G.; on n'y trouvera pas non plus de textes sans rapport direct avec la papyrologie. L'œuvre de T. G. est présentée aux p. X–XXII, avec, en particulier, une biographie (XIII sq.). Une bibliographie complète figure aux p. 265–268. Les articles reproduits traitent avant tout de questions très précises d'établissement du texte des papyrus carbonisés d'Herculaneum, notamment des fragments d'Epicure et de Philodème. T. G. a travaillé sur les originaux, et aussi sur les *Apographa Oxoniensia*, reproductions de J. Hayter, pour une partie desquelles T. G. a disposé d'un quasi-monopole de 1863 à 1890. Ce recueil rendra de grands services aux personnes qui souhaiteraient retourner aux sources de la recherche sur les papyrus d'Herculaneum, puisqu'il met à la disposition des chercheurs des articles éparés qu'il est souvent difficile de retrouver dans les bibliothèques.

Paul Schubert

Carl Joachim Classen: Die Welt der Römer. Studien zu ihrer Literatur, Geschichte und Religion.

Unter Mitwirkung von Hans Bernsdorff hrsg. von Meinolf Vielberg. *Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte* 41. De Gruyter, Berlin/New York 1993. VIII, 281 S., 14 Taf.

Sans précisions sur l'auteur – professeur ordinaire de philologie classique à Göttingen – sont rassemblés ici des articles parus entre 1963 et 1988. Notons-en le contenu: La légende aux versions diverses de Rémus et Romulus est née au plus tard au IV^e siècle et apparaît d'abord dans l'historiographie sicilienne. – Contrairement à J. M. C. Toynbee, les Romains n'ont jamais fait de leurs grands hommes – de Camille à Sylla – des demi-dieux. – L'évolution des *virtutes Romanorum* d'après les monnaies républicaines (planches). – Les apports importants d'Ennius à la langue et à la littérature latines. – Lucrèce: pourquoi mettre en vers la doctrine? pourquoi l'hymne à Vénus? le charme (*lepos*) du texte doit emporter notre adhésion. – Présentation intentionnelle dans les premiers chapitres du *De bello civili*. – Cicéron: l'art oratoire d'après les discours; limites des vertus morales chez l'*orator perfectus*. – Horace, *satire* II,4: moquerie de la gastronomie et critique d'un épicurisme mal compris. – Ovide: les amours entre Byblis et son frère (*Mét.* 9,450–665) comparées à celles de Didon chez Virgile. – Martial: partout, des 39 poèmes de plus de 20 vers aux distiques isolés, art du croquis, jeux de sonorités et de mots, pointes liées à des mises en garde. – Tacite: dans l'*Agricola* dominant *moderatio* et *prudencia*, vertus nécessaires sous un tyran; *Annales* XII–XVI: le rôle historique des protagonistes n'est pas exagéré; *historia est magistra vitae*. – La satire: genre composite, propre à Rome, rarement défini vu la diversité de ses éléments et de ses buts. – Analyses souvent pertinentes, corroborant ce qu'on sait, critiquant des jugements inadéquats et témoignant d'une connaissance approfondie de la latinité.

J.-P. Borle

Historia testis. Mélanges d'épigraphie, d'histoire ancienne et de philologie offerts à Tadeusz Zawadzki, éd. par Marcel Piérart et Olivier Curty. SEGES, Etudes et textes de philologie et littérature, n.s. 7. Editions Universitaires, Fribourg 1989. XIV, 265 S., 6 Taf.

Nach dem Vorwort M. Piérarts und einer Bibliographie des 1989 siebenzigjährigen Jubilars mit 48 Nummern folgen 19 Beiträge aus verschiedenen Fachgebieten, zur Hauptsache aber zu historiographischen und epigraphischen Themen, wie es den Hauptinteressen des Geehrten entspricht. Piérart antwortet auf die Frage «Les dates de la chute de Troie et de la fondation de Rome: comput par génération ou compte à rebours?» mit Hinweisen auf die Bedeutung von Plausibilitätsüberlegungen in der Antike (1–20). O. Curty analysiert die Inschrift Nr. 37 von Priene sowie die Geschichtsschreibung v.a. des Polybios und zeigt, wie historische Argumente in Fällen internationaler Schiedsgerichtsbarkeit verwendet wurden (21–35). D. Knoepfler befürwortet die Identifikation eines thebanischen Gesetzgebers bei Cic. *De legibus* 2,37 mit Daitondas (37–60). A. Giovannini zeigt (u.a. gegen J. Reynolds), dass der Brief eines Triumvirs an die Stadt Aphrodisias von Marc Anton und nicht von Octavian stamme (61–67). Mireille Cébeillac-Gervasoni identifiziert die *boni ... patres* in *Epist.* 1,14 des Horaz als Dekurionen (69–78). P. Fedeli charakterisiert elegische Epitaphien v.a. bei Ovid, Properz und Tibull (79–96). J. Méléze-Modrzejewski erweist den kaiserzeitlichen νόμος τῶν Αἰγυπτίων als griechisch, betont indes die Vielfalt des dortigen Rechts: *suum cuique* (97–115). M. Billerbeck macht einsichtig, dass in der unechten Seneca-Tragödie *Hercules Oetaeus* v. 646 zu lesen sei: *aurea tecta* – nicht: *texta* (117–118). B. J. Nadel gibt «Notes on the 'Kaisareion' Inscription from Taman» (119–131). J. Nelis-Clément behandelt «Carrières militaires et fonctions municipales: à propos de L. Granius Proclinus d'Aequum» (133–151). G. Walser erkennt in dem als Stifter eines Mithrasaltars in Aosta in Erscheinung tretenden *circitor publici portorii* einen mobilen Zollbeamten (153–158). L. Bucher setzt sich mit «Rhodopis, Héliodore et les Perses» auseinander (159–166). J. B. Clerc (167–174) und J. Szidat (175–188) untersuchen Stellen bei Ammianus Marcellinus (23,6,25 bzw. 30,10,5). P. Bruggisser übersetzt und analysiert die für das Bild Gratians wichtige Themistiosstelle *Or.* 13, 177d21–180b1 Sch.-D. (189–205). J. Linderski erläutert einen Passus in der *Historia Augusta* (*Alex. Sev.* 21,9–22,3): «Heliogabalus, Alexander Severus and the *ius confarreationis* ...» (207–215). F. Paschoud präsentiert seltene Wörter in der *Historia Augusta* und skizziert mögliche Folgerungen (217–228). Ein archäologischer Beitrag von A. Martin über die *praetoria* als Paläste von Provinzgouverneuren (229–240) sowie von L. Wirth-Poelchau über «Das Bild eines humanistischen Lehrers in den Schülergesprächen des Mathurin Cordier» (241–258) runden die Vielfalt der Beiträge ab.

Beat Näf

Patristique et Antiquité tardive en Allemagne et en France de 1870 à 1930. Influences et échanges.

Actes du Colloque franco-allemand de Chantilly (25–27 octobre 1991) éd. par Jacques Fontaine, Reinhart Herzog, Karla Pollmann. Institut d'études augustinienes, Paris 1993. XVI, 322 p.

Le colloque dont le présent volume contient les Actes est issu de la rencontre de savants allemands et français, spécialistes de la littérature latine tardive profane et chrétienne, attelés à l'élaboration du nouveau *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*. Cette collaboration d'aujourd'hui a fait naître la curiosité d'explorer ce qu'elle a pu être hier, quand de vives rivalités nationalistes et confessionnelles s'ajoutaient à d'autres conflits: la crise moderniste dressant les catholiques traditionalistes contre les défenseurs de la méthode philologique et historique moderne, le fossé séparant en France l'Université laïque de l'enseignement confessionnel. Dix-sept communications, groupées en cinq parties (antiquité tardive et patristique: nouvelles perspectives; recherches françaises et allemandes sur la Bible et quelques grands auteurs; les apports de trois savants; enseignements et recherches sur le christianisme ancien; aspects des échanges franco-allemands d'après les recensions d'ouvrages) montrent que tous ces obstacles n'empêchèrent nullement des collaborations et des amitiés fécondes de part et d'autre des lignes de partage, et toute une fermentation étonnamment riche dont surgirent maintes entreprises qui constituent les bases de la recherche actuelle. Chacun trouvera, selon la spécificité de ses intérêts, abondante matière à s'instruire dans ce volume riche et varié. A mon goût, ce sont deux des communications consacrées à des savants qui sont les plus vivantes. Dans celle de St. Rebenich, qui concerne Mommsen, on découvre l'ampleur

de la production de ce savant qui porte sur l'antiquité tardive, l'amitié très cordiale qui lia ce protestant détaché de son Eglise à Mgr Duchesne, et la dissimulation des responsables de la *PLRE* et de la *Prosopographie chrétienne*, qui n'avouent pas qu'ils ont bénéficié de l'ample matériel rassemblé pour l'une des rares entreprises créées par Mommsen qui n'a pas été menée à chef, la *Prosopographia Imperii Romani saec. IV. V. VI.* Dans celle de M. Vessey, on reparcourt, grâce à une correspondance inédite, la carrière de dom Morin, bénédictin gyrovague qui rêva de retrouver dans les «colleges» d'Oxford l'ambiance dans laquelle avaient travaillé ses prédécesseurs mauristes. Une autre contribution particulièrement attachante est celle de U. Treu, consacrée aux destinées de la «Kirchenväter-Kommission» et aux avatars de la prestigieuse série des *GCS* au travers de la fin de l'Empire allemand, du nazisme et de la RDA. Ce volume, en général soigné, porte pourtant les stigmates d'une composition sur ordinateur point entièrement maîtrisée. François Paschoud

Theodor Mommsen: Römische Kaisergeschichte. Nach den Vorlesungs-Mitschriften von Sebastian und Paul Hensel 1882/86, hrsg. von Barbara und Alexander Demandt. Beck, München 1992. 634 S.

Theodor Mommsen hat den höchst erfolgreichen drei Bänden seiner *Römischen Geschichte*, die die Geschichte der Königszeit und der Republik behandelten, später nur einen Band über die römischen Provinzen der Kaiserzeit folgen lassen, nicht aber – als Band IV – die Geschichte der Kaiser selbst. Die Frage nach den Gründen hat Zeitgenossen und Nachwelt immer wieder beschäftigt. A. D. berichtet darüber informativ in der Einleitung. Gewissheit lässt sich nicht gewinnen. Angesichts der bis ins hohe Alter bewährten Produktivität Mommsens genügt vielleicht die Feststellung: Es war ihm immer eine andere Aufgabe gerade wichtiger.

In den Kollegs dagegen hat Mommsen seit 1863 fast ausschliesslich die Kaiserzeit behandelt. Der glückliche Fund sorgfältiger Mitschriften des Neffen und Grossneffen Felix Mendelssohns lässt uns jetzt die Ökonomie der Mommsenschen Vorlesungen erkennen. Leider nicht Wortlaut und Stil, wie schon der Vergleich mit dem vorangestellten 'Akademie-Fragment' beweist: «Sieben Seiten Entwurf gerahmt von Feuer IN SPITZEN KLAMMERN DIE VERBRANNTEN WÖRTER MOMMSENS wie die Herausgeber schreiben» (Heiner Müller, *Mommsens Block*, Berlin 1993, 5). In Zürich entstanden, enthält es den Anfang eines geplanten 4. Bandes (dazu jetzt: Demandt, «Die Zürcher Manuskripte von Theodor Mommsen aus dem Archiv der Berliner Akademie der Wissenschaften», *Klio* 75, 1993, 438–482).

Die Liste der bekannten Kolleg-Mitschriften (Einleitung 34ff.) lässt sich um eine vierzehnte ergänzen, die des französischen Althistorikers Camille Jullian, der im Sommersemester 1883 Mommsens Vorlesung hörte (Olivier Motte, *Camille Jullian. Les années de formation*, Rom 1990, 260). Für den Wortlaut dürfte sie – teils deutsch, teils französisch geschrieben – wenig beitragen; inhaltlich vielleicht mehr, da Jullian sich damals intensiv mit Mommsens Konzeption der Kaiserzeit auseinandersetzte.

J. von Ungern-Sternberg

Jörg Rüpke: Römische Religion bei Eduard Norden. Die «Altrömischen Priesterbücher» im wissenschaftlichen Kontext der dreissiger Jahre. Im Anhang Briefe von Eduard Norden an Martin P. Nilsson (1920–1939) und eine Übersicht über Eduard Nordens Lehrveranstaltungen. Religionswissenschaftliche Reihe 7. diagonal-Verlag, Marburg 1993. 109 S.

Im Jahre 1939, als Eduard Norden eben in der Schweiz Exil gefunden hatte, erschien in Lund sein letztes Buch, *Aus altrömischen Priesterbüchern*, das die Auguralformel und das Arvallied grundlegend, wenn auch von der Forschung nur sehr zögerlich rezipiert, behandelt. Im vorliegenden Bändchen rekonstruiert Rüpke die komplexe Entstehung des Buchs (es war 1925/26 im Wesentlichen geschrieben, blieb dann, wie R. einleuchtend vermutet, liegen, weil Eduard Fraenkel mit seiner These, dass das Arvallied formal aus dem Griechischen abgeleitet werden müsse, N.s Arbeit erst einmal den Boden entzogen hatte), skizziert Inhalt und Rezeption und verortet N. ganz am Ende einer Tradition religionswissenschaftlicher Philologie, die Usener, der «filologo della religione» (Momigliano), angestossen hatte. Die Unterschiede gerade zu Nilsson, der für die Publikation der *Priesterbücher* sich einsetzte, mit dem aber Norden, wie der Briefwechsel zeigt, kaum eine gemein-

same Gesprächsbasis fand, sind frappant; sie zeigen, wie eine einst wichtige deutsche Tradition durch die widrige Zeit, aber auch durch eine immer stärkere Beschränkung der deutschen Forschung auf sich selbst, abgebrochen ist.

Fritz Graf

Karl Bayer: Nota bene. Das lateinische Zitatenlexikon. Artemis und Winkler, Zürich 1993. 575 S.

Mit seinen alphabetisch geordneten rund 2500 Sentenzen, Redewendungen und Formeln bietet das Werk weit mehr als die üblichen «geflügelter Worte». Zudem führt es, nach der Übersetzung, in den meisten Fällen auch den Kontext an, aus dem das Zitat stammt, ebenfalls lateinisch und deutsch (dies in der Regel im Wortlaut einer Artemis-Ausgabe). Weitere Erklärungen bilden die Ausnahme.

Ein deutsches Stichwort- und Begriffsregister hilft dem Leser, der zu einem bestimmten Thema einschlägige Zitate sucht, und dieses deutsche Register erfasst auch die formalen Varianten einer Sentenz. Da auch diese rein alphabetisch und ohne Querverweise aufgeführt sind, wird die Verbindung z.B. zwischen *Patria est, ubicumque est bene* (Nr. 1675) und *Ubi bene, ibi patria* (Nr. 2477) nur über das Stichwort «Vaterland» hergestellt. – Neben antiken Quellen – griechische Vorbilder erscheinen, ein ungewohnter Anblick, in Umschrift – schöpft der Verfasser in rund einem Viertel der Zitate auch aus mittelalterlichen und neueren Autoren und Sammlungen. In den Quellenangaben – mit den üblichen Lücken – wird sich der Fachmann trotz fehlendem Abkürzungsverzeichnis und trotz gelegentlich wechselnder Zitierweise ohne weiteres zurechtfinden. Philologische Routine ist auch überall dort stillschweigend vorausgesetzt, wo die sinngemässe Übersetzung, auch mit dem Kontext zusammen, allein nicht ausreicht, ein Zitat in jeder Beziehung verständlich zu machen.

Theodor Knecht

Erasmus Roterodamus: Opera omnia. Ordinis secundi tomus primus: Adagiorum Chilias prima. Pars prior. Edd. M. L. van Poll-van de Lisdonk, M. Mann Phillips†, Chr. Robinson. North Holland, Amsterdam/London/New York/Tokyo 1993. VII, 620 S.

Bei diesem ersten nicht von F. Heinemann herausgegebenen Band der *Adagia* in der Amsterdamer Gesamtausgabe des Erasmus kann man die bange Frage, ob das hohe Niveau des Vorgängers erreicht werden konnte, erleichtert mit einem «weitgehend» beantworten, nicht zum wenigsten deswegen, weil die holländische Haupt- und Endbearbeiterin van Poll-van de Lisdonk – die übrigens ein vorzügliches Deutsch schreibt – auf Schritt und Tritt an Heinemann anknüpfen konnte (und dazu in schwierigen Fragen seinen Rat erhielt). In der Kommentierung ist sie sogar ausführlicher (allerdings auch etwas breiter), und sie hat auch ein gutes kritisches Auge (z.B. *Ad.* 211 1.524, *Ad.* 494 1.50 (*surgente*). Der Riesenaufgabe des Nachweises der von Er. benutzten Quellen hat sie sich mit grösster Gewissenhaftigkeit unterzogen (nur ganz selten hat sie zu früh kapituliert wie p. 27 zu *ep.* 269 1.130–135); dagegen hat sie die von Er. benutzten Ausgaben zwar öfter, aber nicht regelmässig aufgezeigt. Was der Editorin (noch) an Sicherheit und Erfahrung fehlt, hat sie durch gründliche Einarbeitung und Eifer wettzumachen gesucht. So hat sie, auch in Anbetracht des grossen Umfangs dieses 1. Teils und seiner besonderen Probleme und obwohl sie Vorarbeiten anderer verwerten konnte, eine gewaltige Arbeit geleistet, die hohe Anerkennung verdient und den Wunsch weckt, sie möge auch weitere Teile übernehmen. – Zu einigen Einzelheiten. *Ad.* 252 1.471: Demosthenes' Rede *De pace* gehört sehr wohl zu seinen 'Philippischen' Reden. *Ad.* 408 1.267 («*Publianus mimus*»): *Publianus* ist nicht «Name für Publilius Syrus», sondern Adj. von *Publius* (wie Publilius z.T. in den Hss. heisst), und *mimus* gebraucht Er. von der einzelnen Sentenz. *Ad.* 500 1.174 app. cr.: in A steht nicht *Coelo digito attingere*, sondern richtig *Coelum* ... *Ad.* 94 1.402: es fehlt der Hinweis, dass Er. irrt, wenn er sagt, bei Plut. (*Nic.* 2,1, von van Poll richtig ermittelt) werde Nikias Κόδορνος genannt (in Wirklichkeit wird das dort von Theramenes ausgesagt). p. 21 *ep.* 211 1.7 *Eam quidam sedulo quidem illi, sed sinistro nimioque studio mei* ...: van Poll schreibt mit AB *illo* statt mit den späteren Drucken und Allen *illi*; dem kann ich nicht folgen, zumal da mir *sedulo* gar nicht Adj., sondern Adv. – wie z.B. *ib.* 1.77 – zu sein scheint (*sedulo* ... *studio* wäre ein unschöner Pleonasmus). Hinter p. 26 *ep.* 269 1.127–128 *partum ... informem, quem postea lambendo fingant* steht die berühmte Aussage Vergils über seine Schaffensweise bei Gell. 17,10,3 *ut illa bestia [die Bärin] fetum ederet ... informem ... lambendoque ... postea ... fingeret*.

W. Bühler